

# Famille Dupont

## Période de guerre

### 1916-1917

10 janvier 1916 - <i>Messenger de St Saulve - Cécile Dupont-Henry à ses frères et sœurs</i> .....	2
Extraits de lettres de Paul à son camarade Pierre Nouël recopiés par Cécile et envoyés à ses frères et sœurs Dupont .....	5
16 janvier 1916 - <i>Messenger de St Saulve - Marie-Jacques Dècle-Dupont</i> .....	10
21 janvier 1916 - <i>Lettre de Michel Henry à sa tante Albertina Henry-Jenvrin</i> .....	10
31 janvier 1916 - <i>Carnet de Michel Dupont</i> .....	12
15 septembre 1916 - <i>Lettre de Michel Dupont à sa tante Cécile Henry née Dupont</i> .....	13
30 septembre 1916 - <i>Lettre de Michel Dupont à sa cousine Anne-Marie Henry</i> .....	14
13 octobre 1916 - <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry</i> .....	15
5 novembre 1916 - <i>Lettre de Michel Dupont à sa cousine Anne-Marie Henry</i> .....	16
19 décembre 1916 - <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie</i> .....	17
26 décembre 1916 - <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry</i> .....	20
12 janvier 1917 - <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry</i> .....	21
6 février 1917 - <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry</i> .....	22
14 février 1917- <i>Messenger de Saint Saulve - Cécile Dupont-Henry à ses frères et sœurs</i> .....	24
Péroraison* du discours de Paul sur la Bataille de Sedan.....	25
26 février 1917 - <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry</i> .....	26
7 mars 1917 - <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry</i> .....	27
8 avril 1917 - <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie</i> .....	28
5 mai 1917 - <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry</i> .....	31
27 mai 1917 - <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry</i> .....	32
9 juin 1917 - <i>Messenger de St Saulve - Cécile Dupont-Henry à ses frères et sœurs</i> .....	34
22 juillet 1917 - <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry</i> .....	36
4 août 1917- <i>Lettre d'Anne-Marie à Michel Dupont</i> .....	36
19 août 1917- <i>Messenger de St Saulve - Cécile Dupont-Henry à ses frères et sœurs</i> .....	40
24 août 1917 - <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry</i> .....	41
25 octobre 1917 - <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry</i> .....	42
31 octobre 1917- <i>Lettre d'Anne-Marie à ses frères</i> .....	43
6 novembre 1917- <i>Lettre d'Anne-Marie à ses frères</i> .....	44
Mercredi 14 novembre 1917- <i>Lettre d'Anne-Marie à ses frères</i> .....	46
30 novembre 1917 - <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry</i> .....	48
2 décembre 1917 - <i>Extrait de lettre de Geneviève (17 ans) à ses frères</i> .....	48
11 décembre 1917 - <i>Lettre d'Anne-Marie Henry à ses frères</i> .....	49
17 décembre 1917 - <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry</i> .....	51
18 décembre 1917 - <i>Lettre d'Anne-Marie Henry à ses frères</i> .....	52
19 décembre 1917 - <i>Lettre de tante Elisa (sœur de Charles Henry) à Papa et Maman</i> .....	53
24 décembre 1917 - <i>Lettre de Geneviève à Robert</i> .....	54
Fin décembre 1917 - <i>Lettre de Geneviève à Robert</i> .....	55
28 décembre 1917 - <i>Lettre de Geneviève à Robert</i> .....	56

10 janvier 1916 - *Messenger de St Saulve - Cécile Dupont-Henry à ses frères et sœurs*

J.M.J.

Angers, 30 Bd du Château  
le 10 janvier 1916  
(*manuscrit pages 1 à 11*)

Nous nous réjouissons vivement de l'arrivée de Manette à Remiremont et nous avons confiance qu'un jour tout prochain la chère Valentine et ses quatre enfants viendront à leur tour combler l'attente et calmer les angoisses de notre pauvre frère Charles. Notre désir est grand aussi de revoir tous les autres, mais nous en avons peu d'espoir avant la fin de la guerre, sauf peut-être pour Babeth et ses 2 bébés.

Depuis le dernier Messenger notre petite Jehanne d'Arc a été très malade d'une entérite infectieuse aiguë, elle a été en danger, elle est tombée malade subitement dans la nuit du 11 au 12 décembre et jusqu'au 23, le mal n'a pas cédé, et rendait impossible toute alimentation. Elle s'affaiblissait visiblement. Depuis elle s'est remise et se nourrit progressivement. Elle s'est levée hier un moment pour la première fois. Je remercie ceux et celles qui l'ont su, de leurs prières et de leurs témoignages d'affection qui nous ont touchés. Quelle reconnaissance nous devons au Bon Dieu qui nous a conservé cette chère enfant. Elle a communié trois fois dans son lit sur son désir, elle le fait avec une piété touchante, ne voulant pas qu'on lui sourit pendant sa préparation ou son action de grâces : « *parce que ce n'est pas pour rire que je reçois le Petit Jésus.* » et devenant radieuse quand je lui annonce que le Vicaire de semaine consent à lui apporter encore le Petit Jésus. Les cousines Bontemps venaient la voir tous les jours, notre petite, fatiguée, n'aimait pas les visites, mais elle réclamait toujours celle de cousine Elise « *parce qu'elle est de la famille* », et aussi parce qu'Elise a si bonne habitude des malades et n'est pas bruyante.

Robert nous écrit de temps en temps : 4 cartes et 2 lettres par mois, plus une carte, la dernière du 21 décembre reçue le 8 janvier, écrite avec la suscription d'un camarade qui n'a pas profité de sa correspondance. Dans cette dernière carte, il nous dit qu'il a reçu de l'argent par son Oncle Henri ce jour-là même. Il comptait recevoir seulement la semaine suivante notre 1<sup>er</sup> mandat et venait de recevoir nos 2 1<sup>ers</sup> colis. Robert avait écrit à ses Oncles et Tantes des pays envahis mais n'avait rien demandé naturellement, le geste d'Henri nous a bien touchés, que c'est bon d'être "de la famille", comme on sent qu'on s'aime ! Robert n'avait pas encore la lettre d'Henri, mais seulement l'argent. C'est le 31 octobre qu'il a été fait prisonnier, nous lui avions envoyé précédemment un mandat de 50 francs qu'il n'avait pu toucher étant dans les tranchées à sa réception, il nous a renvoyé ce mandat épinglé à une de ses lettres depuis qu'il est prisonnier. Se trouvant sans argent à son départ pour les tranchées son cousin Jacques Henry lui avait prêté 20 francs, il les avait quand il a été fait prisonnier. Malgré ce secours il nous a écrit qu'il eût été très malheureux s'il ne s'était trouvé avec un camarade des Ardennes qui a le gousset fort garni, ses parents étant dans les pays envahis et ne pouvant le ravitailler. Il a donc prêté à Robert ce dont il avait besoin et nous lui envoyons du pain et des vivres, ils s'entr'aident ainsi. Je souhaite bien qu'aucun de vos fils ne soit fait prisonnier, mais il faut tout prévoir et nous ne devons pas les exposer à souffrir de la faim jusqu'à ce qu'un 1<sup>er</sup> colis leur parvienne, c'est à dire un mois après l'envoi qui en est fait. Robert ne peut nous donner de détails au sujet de la nourriture, mais cette expression citée plus haut est significative. Je sais qu'un autre, pris avec lui a écrit : « *Je suis prisonnier, j'ai faim !* » Enfin, notre cousin Em. Savoy président du Conseil d'Etat de Fribourg, Suisse, m'a envoyé une lettre qu'il a reçue du pasteur protestant E. Favre (Suisse) qui est chargé de visiter les camps de prisonniers. Je la copie : "Monsieur, j'ai l'honneur de vous

envoyer les salutations de Monsieur Henry Robert, 3ème Compagnie Baraque D n° 360 Giessen. Il vous fait dire qu'il n'a jamais été blessé ni malade et qu'il est très satisfait autant qu'on peut l'être dans cette triste situation. Il demande seulement des envois de pain, la nourriture étant insuffisante. Vous voudrez bien prévenir sa famille dont je n'ai pas l'adresse que je l'ai trouvé très bien et leur communiquer la note ci-incluse qui résume les observations que j'ai pu faire dans les camps allemands dans les mois de 9bre et Xbre, elle vous montrera que mes impressions sur les camps, nourriture à part, sont relativement favorables. Je ne sais pas si vous êtes en relation avec le professeur Devand qui visite depuis quelques mois les camps de prisonniers, j'ai eu g<sup>d</sup> plaisir à le rencontrer, il avait l'air très bien et heureux de son ministère. Veuillez agréer, etc."

Ce Monsieur Devand c'est le prêtre qui est chargé par le Saint Père, je crois de la visite des camps.

Dans sa circulaire Monsieur Favre donne des détails intéressants sur les camps. Il dit au sujet de la nourriture : "Bien répartis, les colis suffiraient à suppléer aux inconvénients de la nourriture des camps que les prisonniers ont beaucoup de peine à accepter. Ils ne peuvent s'accommoder du genre de nourriture qui convient peut-être à des estomacs allemands ou russes."

Robert me charge d'offrir ses vœux à sa Bonne-Maman, à sa marraine, à ses Oncles et Tantes, sa correspondance est limitée, mais on peut lui écrire autant qu'on veut, il est seulement interdit de parler de la guerre.

J'ai reçu pour le nouvel an des lettres d'Albert-fils, de Pedro et de Pierre Toison, c'est fort gentil de penser du front à une vieille tante de l'arrière.

Nous avons appris que le pauvre Alphonse Henry a été envoyé comme otage à Montmédy, le gouvernement en a été prévenu officiellement. Robert a reçu un mot des Alphonse. Ils disent seulement : "Allons tous bien" et demandent qu'on fasse des démarches pour retrouver leur pauvre Albert qu'ils croient prisonnier. Nous croyons qu'ils ne peuvent parler de l'incarcération d'Alphonse, mais ils ont voulu je crois faire comprendre la chose en faisant écrire à Michel par un prisonnier que "Dick (leur chien) s'ennuie après son maître".

Nous savons que trois wagons de notre mobilier ont été donnés en cadeau à un espion installé à Pouru depuis peu. Il fait bon de se remettre pour tout entre les mains du Bon Dieu, je m'y efforce de mon mieux et pour ce qui est du matériel le sacrifice coûte peu quand il succède à celui d'un enfant.

J'ai correspondu avec le Curé de Phaffans, près de Belfort, notre cher Paul y a cantonné quelques jours. C'est de là qu'étaient datées ses dernières lettres, de là qu'il est parti pour l'Alsace... pour le Ciel. Il m'avait écrit qu'il s'y était confessé. Le Curé m'a dit que Paul ne lui avait pas donné son nom, mais qu'il le reconnaissait au portrait que je lui en traçais, qu'il l'avait vu chaque jour dans la chapelle de la Sainte Vierge et qu'il avait communié plusieurs fois.

J'ai pu avoir aussi l'adresse de la Supérieure des Sœurs de l'Etablissement hydrothérapique de Carspach actuellement à Dijon. Elle se souvient fort bien... Je la cite : "les renseignements donnés par Monsieur Berruet concernant votre cher fils ne me laissent plus de doutes et j'ai la consolation de vous dire, Madame, que le souvenir de votre bien aimé Paul nous est resté bien présent, puisqu'il est le seul qui ait été relevé par nous en cette journée mémorable du vendredi 7 août. Déjà de nombreux blessés nous arrivaient quand on est venu me prévenir qu'à l'endroit indiqué par Monsieur Berruet (le sergent séminariste que nous avons rencontré au Mans) un camarade était tombé. Le canon ne décessait de se faire entendre avec un fracas épouvantable,

lorsque vers cinq heures du soir j'ai prié une de nos sœurs de se rendre auprès de lui avec deux hommes, pour le transporter dans une chambre des dépendances du château, jusqu'au moment de sa sépulture.

Ce pauvre enfant n'a pas dû connaître les terreurs de l'agonie, la balle ennemie qui l'a frappé en plein front n'a laissé de ses traces qu'un petit trou avec quelques gouttes de sang. A gardé un visage très calme et n'était nullement défiguré. Le seul mouvement qu'il a dû faire a été de porter sa main au front. C'est ainsi que ma Sœur l'a trouvé, lui a fermé les yeux, et très respectueusement, très fraternellement l'a conduit au lieu désigné plus haut en l'arrangeant de son mieux.

Monsieur l'Aumônier prévenu lui a enlevé sa médaille militaire, a pris quelques notes : noms, pays, matricule, etc. Pour ce qui est relatif à ses papiers et autres que votre cher fils pouvait avoir, je n'ai souvenance de rien, les trop grandes occupations et organisations de ce jour pour nos pauvres décédés et chers blessés ne m'ont pas laissé le loisir de faire tout ce que j'aurais voulu et désiré faire. En tous cas on pourrait en parler à Monsieur l'Aumônier encore en Alsace actuellement.

Quoiqu'il m'en coûte, Madame, de renouveler vos chagrins, j'ai trop à cœur de vous prouver combien j'y prends part, et me permettre de vous dire qu'au milieu de votre grande douleur qui se mesure sur votre amour, ce doit être une bien douce consolation pour vous qui êtes chrétienne de penser que votre cher enfant est mort en bon chrétien, en héros, en martyr, comment douter qu'il ne jouisse maintenant du bonheur dont jouissent les bienheureux dans le Ciel. Que d'actions de grâce ne devez-vous pas rendre à Dieu de vous avoir donné un tel fils.

Comme il vous a été dit, le corps de votre bien-aimé Paul repose dans le modeste cimetière de Carspach, dans la même fosse que ses treize malheureux frères d'armes, pauvres enfants qui sont morts si héroïquement pour la même cause et dont leurs derniers mots ont été pour Dieu, la France et leur Maman. Ainsi, avec quelle tendresse on a essayé de remplacer cette mère qu'ils ne pouvaient plus voir en les consolant de notre mieux, etc. Pour tous des Messes ont été dites. Quelques jours avant notre départ de Carspach, commencement de novembre 1914, j'ai fait arranger leur tombe où ils reposent tous. Je doute qu'il vous soit possible de ramener sa dépouille mortelle près de vous. Ce sera une peine bien dure ajoutée à tant d'autres, etc. Si jamais la Providence nous permet de retourner à Carspach, je vous promets que ma première visite sera pour votre cher regretté et qu'en votre nom j'y déposerai une fleur et une prière."

Voici ce qu'écrit aussi à sa belle-sœur actuellement à Angers, une Dame qui était en traitement à Carspach le 7 août<sup>1</sup> : "le lendemain, Samedi 8 Août à sept heures et demi du soir, nous avons assisté à l'inhumation des quatorze malheureux tués ou morts de leurs blessures. La cérémonie a été très imposante, un peloton a rendu les honneurs à leurs pauvres camarades, le capitaine a prononcé un émouvant discours, puis on a pris, l'un après l'autre les corps alignés à terre et recouverts d'un drap et on les a déposés dans la même fosse. Nous pleurions tous, presque tout le village s'y trouvait également. L'inhumation a duré une heure et quart pendant laquelle tout le monde priait de tout son cœur, s'efforçant de remplacer les familles absentes. "

Du dépôt du 44ème en plus des dernières lettres adressées au Cher Paul et qu'il n'a pas reçues, on nous a envoyé seulement ses lorgnons dans leur étui et deux porte-monnaie contenant sa médaille d'identité, une médaille scapulaire et une médaille de Saint Benoît et quelques

---

<sup>1</sup> A Carspach, non loin du cimetière, une rue s'appelle „Rue du 7 Août“. Est-ce en souvenir ?

papiers dont une demande écrite et signée par lui au moment de son départ pour le régiment d'être assisté par un prêtre en cas d'accident ou de maladie ; et des itinéraires de retour à Brévilly ! et de voyage à Grangeneuve qu'il n'a pas réalisé non plus, l'enveloppe vide d'une de mes lettres mais pas de lettres.

Ces souvenirs sont les derniers que nous avons de lui, son meilleur ami a été tué trois semaines après lui, son lieutenant de même, son capitaine ces temps derniers, c'était le seul qui restait du début et presque tous les jeunes gens de sa classe du 44ème sont tués ou blessés.

Yvonne et les enfants sont toujours à Coulommiers avec Madame Picard, Charles vient d'y passer deux ou trois jours, il ne les avait pas vus depuis Octobre qu'il était à Saint Dizier ; il compte aller quelques jours au Creusot puis retourner sans doute à Saint Dizier.

Un de nos jeunes cousins du Canada, Pierre Henry, du 6ème Génie nous est revenu quelques jours en permission au nouvel an, nous espérons avoir aussi sans tarder Pierre Toison.

Max nous est revenu quelques jours parce qu'il avait fait une chute qui aurait pu être grave et n'a pas eu de conséquences, il continue maintenant son stage d'agriculture au Mans.

Anne-Marie Delame qui est chez Louise Bizard au Mans viendra lundi prochain faire un séjour à Angers, invitée par les cousines Bontemps.

Je vous embrasse tous et toutes.

Cécile

Reçu le 10 - expédié le 12 janvier 1916

Notre chère Maman m'excusera de ne pas lui écrire aujourd'hui puisqu'elle aura des nouvelles par ce Messenger. Nous voudrions avoir la nouvelle adresse de François à Versailles. Il y a fort longtemps que je n'ai écrit à la bonne Loulou, l'une de nous ne lui résumerait-elle pas le Messenger ? pour elle et pour Marthe.

*Extraits de lettres de Paul à son camarade Pierre Nouël recopiés par Cécile et envoyés à ses frères et sœurs Dupont*

17 mai 1912

J'espère que tes vacances se poursuivent avec profit et joie, j'ai souvent admiré ta gaieté rayonnante et l'esprit de soumission à la Volonté de Dieu que tu manifestais à l'école par ta bonne et ferme contenance malgré les peines que le bon Dieu semait dans le sein de ta famille.

Le « Sursum corda<sup>2</sup> » est facile à prononcer, mais dans la pratique il faut déjà une forte volonté pour la pratiquer en tout.

Je suis heureux pour ma part ; après la Communion quotidienne, j'enfourche ma bécane, ou je prends le tram et « au revoir » pour la journée. John, Robert, mon frère le bon John, le type toujours prêt à tout essayer, à tout entreprendre, me suis fidèlement, quand il ne me devance pas par de vigoureux coups de pédales. Dans quelques mois, tu le connaîtras ce bon Monsieur John ; peut-être Marcel t'en a-t-il déjà parlé ; c'est un type assez spécial, un collectionneur, un herboriste émérite qui trouve des plantes rares comme le « botrychium lunaria<sup>3</sup> », personnage

---

<sup>2</sup> Haut les cœurs !

<sup>3</sup> Petite fougère vivace de la famille des *Ophioglossaceae* et du genre *Botrychium*

farouche, misanthrope, qu'on ne trouve qu'en deux ou trois racoins des Ardennes et sous la mousse encore, je te rapporterai un « botrychium lunaria » ça sera un cadeau de Monsieur John.

Flers de l'Orne, 26 juin 1913

Je suis enchanté pour toi que tu aies beaucoup d'occupations. Le travail c'est la préservation la plus sûre à l'âge de 20 ans, quand on n'a pas d'appui moral. Je l'ai bien vu chez nos anciens maintenant établis. Je compte que tu resteras toujours le brave Pierre toujours plein de bonne volonté et de foi.

18 août 1913

J'ai reçu ta lettre que j'ai lue et relue avec grand intérêt, entre les lignes, je devinais tous les déboires que tu avais pu avoir en commençant et qui peuvent t'arriver encore actuellement : j'admire l'énergie qu'il t'a fallu pour t'imposer ici dès le début, et devant le personnel et vis-à-vis de ton patron. Oui sans doute, je prie pour toi et j'espère que Dieu bénira tes efforts. Quelle prière peut-on imaginer de plus touchante pour N. S.<sup>4</sup> que celle qui lui demande tout simplement de lui rester fidèle et de bénir des entreprises matérielles dont le profit est employé à faire vivre une belle famille. J'ai confiance pour toi dans l'avenir si tu sais offrir à Dieu les peines de chaque jour, Il aura vite fait en échange de t'immuniser contre les dangers du pays et de te donner le succès dans tes entreprises, mes prières t'y aideront, que Dieu les rende efficaces ! Les dangers qui t'assailent sont grands sans doute, mais ne te les exagère pas ; songe au mal seulement pour le combattre et pour penser au mérite que tu auras à en triompher...

... Oui, écris-moi longuement ; je serai toujours enchanté de te lire et de te répondre, prie pour moi, toutes les vies ont leurs souffrances et leurs tentations.

Lons, le 20 novembre 1913<sup>5</sup>

Mon cher

Ta lettre m'a réjoui, reçue ce matin, je m'empresse d'y répondre dès ce soir. Que de choses à te dire.

D'abord le service, me voilà planté à 600 kilomètres de chez moi, on m'a cru domicilié en Suisse, et v'lan ! Allez promener ! J'ai de bons chefs, mon lieutenant est le beau-frère de Xavier de Grangeneuve<sup>6</sup>, c'est lui qui m'a fait passer dans sa compagnie. Mon capitaine est bon type avec moi, il a été longtemps à Bourg<sup>7</sup> avec un de mes cousins qui est Lieutenant-colonel là-bas ; il est très chic avec moi !

Maintenant la caserne, mon poilu, il faut figurer te trouver en entrant au service dans un milieu tout autre que celui que tu aurais pu prévoir. Le soldat est ordurier, voyou, peu et fort peu

---

<sup>4</sup> Notre Seigneur

<sup>5</sup> Paul a commencé son service militaire le 10 octobre, il appartient au 44e Régiment d'Infanterie, basé à LONS LE SAUNIER

<sup>6</sup> Etablissement dans la ville du même nom en Suisse, Canton de Fribourg, où Paul a fait ses études professionnelles, terminées au printemps 1913

<sup>7</sup> Bourg-en-Bresse, siège du 23e Régiment d'Infanterie qui participera aussi à la bataille de Mulhouse à partir du 6/7 août 1914

instruit ; j'ai le charme de manger la soupe à midi (dans notre compagnie nous ne pouvons pas manger à la cantine, le soir je mange en ville). Eh bien ! Rien que la soupe vous la peine d'être vue, goûtée, etc. etc.

Tu entendras jurer dans tous les coins, arroser la table, se battre pour une once de pain, pour un quart d'eau, etc... la nuit aussi a ses charmes, on fera barder, bousculer tes voisins, ou vomir à côté de ton lit, on chantera parfois, etc. Les sous-officiers sont bien intéressants aussi, des gueulars (des réengagés et abrutis) qui te traiteront de tous les qualificatifs les plus malsonnants pour une malheureuse bourde.

Les marches auront leur charme également, avant leurs chants et maux de pieds qu'on y attrape. Malgré tout, on s'habitue. Quand on y arrive, on se croit dans une sorte d'enfer ; peu à peu on s'oriente près d'un ancien, religieux, et on se rend compte qu'il y a tout de même quelques bons soldats.

Pour ma part, j'ai eu la chance de trouver au peloton dont je fais partie, un charmant jeune homme de Lyon. Nous avons loué ensemble une chambre en ville et nous y passons des heures charmantes.

Mais, conseil pratique, **apprends dès le début à ceux qui t'entourent que tu es catholique, on s'étonnera de ton audace, on te respectera**, et tu te sentiras toujours obligé d'aller dans le droit chemin<sup>8</sup> ; tes camarades ne s'étonneront pas alors de tous tes faits et gestes, ils les comprendront. Pour ma part, j'ai saisi la première occasion, mon camarade et moi nous sommes même passés comme séminaristes dans toute la compagnie, mais on est très bien avec nous, jamais personne ne m'a embêté. Sache tenir tes camarades un peu à distance surtout au début, ne pas payer à boire inconsidérément, ne pas trop causer ; après le moindre service de ta part sera remarqué.

Crois, mon cher Pierre, à ma profonde et durable affection

Signé : Paul

Lons-le-Saunier<sup>9</sup>, 21 mars 1914

Ta lettre si franche et si cordiale, comme d'ailleurs toutes celles que tu écris, m'a fait un vif plaisir ; je t'y ai reconnu toujours luttant. Oh ! Combien de fois ne nous l'a-t-on pas annoncée la lutte d'aujourd'hui, alors que dorlotés sur les bancs du collège, nous croyons que l'avenir n'était fait que de plaisir ! Tes remarques correspondent aux miennes : dégoût du milieu, manque de travail intéressant pour une activité et une intelligence qui voudraient trouver autre chose, temps qui s'écoule bien vite, mais dont les journées paraissent parfois bien longues.

Bénies soient les journées de Grangeneuve, où dans une affection saine et forte, nous avons appris à nous connaître. Quel attachement j'ai pour ces camarades de Grangeneuve, et spécialement pour toi ! L'autre jour, M... m'écrivait encore une lettre charmante où il me disait tout ce qu'il ressentait de joies et de peines, il se tient ferme dans le devoir ; et pourtant (tu le connais), sa nature pourrait pourtant le porter à faire des sottises ; il est tenté, il marche. Oui, soyons fermes dans le devoir ; retrempons-nous de temps en temps, sinon près d'un ami, dans

---

<sup>8</sup> Sa mère Cécile reprendra ce passage pour accompagner l'image mortuaire qu'elle fera imprimer après sa mort

<sup>9</sup> Cécile utilise l'orthographe « LONS LE SAULNIER » peu usitée, dérivée du nom ancien « LENO SALINARIUS »

le cœur à cœur avec un prêtre, dans la lecture d'un ouvrage sérieux et dont les idées concordent précisément avec notre situation.

Je t'envoie une brochure qui te montrera bien quelle doit être l'attitude d'un catholique à la caserne : tu verras que bien souvent on doit se contenter de prêcher par l'exemple ; tu peux faire du bien également en t'occupant un peu de chansons ; j'en ai fait polycopier chez moi (avec la musique) un bon nombre qui se trouvaient dans le recueil qu'on nous avait vendu à Grangeneuve ; il y a là des chansons militaires qu'on peut distribuer aux soldats, elles font plaisir, souvent ils en connaissent les airs ; ils n'ont plus qu'à apprendre les paroles.

Que te dirai-je à mon sujet ? Mes galons se font naturellement attendre, il faut 1° que le semestre soit passé, 2° que je les mérite. Je te dirai qu'ici nous sommes plus de 100 au peloton (par bataillon) aussi cela barde, c'est la mémoire qui fait le classement, il y a beaucoup d'émulation, de pistonnés, de soldats de la classe 13 qui veulent arriver à tout prix. J'ai demandé à passer l'examen d'E.O.R.<sup>10</sup>, ce sera pour le 27 mai. Mes parents désireraient beaucoup que je retourne dans l'est ; cela viendra peut-être. Actuellement, c'est difficile avec mes examens. J'ai peu d'aptitudes militaires, je suis nul en tir et en gymnastique.

À toi pour la vie ! Sursum Corda

Paul

Lons-le-Saunier, 25 avril 1914

Ta bonne lettre m'a fait grand plaisir, je t'ai retrouvé « tel quel » ; à travers les lignes, je revoyais le brave Pierre de Grangeneuve. Nous traversons tous deux des heures de déception. Que de fois, avant notre service militaire, nous avons rêvé aux beaux gestes guerriers ; que de fois, nos cœurs ont palpité en voyant passer le drapeau du régiment ou à la simple audition d'une poésie guerrière. Nous sommes entrés à la caserne, et nous n'avons rencontré que le fumier sur les fleurs, hélas ! On a tôt fait de se dégoûter ainsi du métier !

Que faire alors pour profiter pleinement du régiment ? Pour transformer nos maux en joies, pour « nous grandir » ? C'est fort simple : dire à Dieu constamment : « j'en ai marre, mais tant mieux, c'est pour vous ; mieux vaut les supplices de la terre que ceux du purgatoire ! Grand Dieu ! Je souffre, mais je veux réagir et par là même gagner des mérites ». Quelle vie ennoblie alors et comme la caserne peut faire du bien ! C'est ce que je fais ; tu verras que tu t'en trouveras parfaitement. Habitue-toi à parler souvent à Dieu ; Il te donnera de son côté le secret pour parler aux hommes.

44<sup>e</sup> Rég. d'Inf. 12<sup>e</sup> Cie. Lons-le-Saunier, 24 juin 1914<sup>11</sup>

Mon brave Pierre, (dernière lettre à son ami)

Voilà un moment que je n'ai reçu de tes nouvelles et je profite d'un quartier libre pour t'écrire. Que deviens-tu ? Pour ma part, je sens souvent les bons effets des prières de mes chers parents, ils savent que la vie militaire m'est pénible ; ils prient pour moi, et par le fait allègent mes ennuis, je te dirai que j'en ai beaucoup. Depuis le 24 janvier, j'ai eu trois permissions de 24

---

<sup>10</sup> Élève Officier de Réserve

<sup>11</sup> 44 jours plus tard Paul tombera à CARSPACH, au tout début de la Bataille d'ALTKIRCH

heures, et j'ai pris tout ce que je pouvais prendre, nous avons tous été contaminés, punis ou gardes de piquet continuellement.

Avec cela, le peu d'aptitude physique que j'éprouve, ma mauvaise vue (tir) m'occasionnent bien des contrariétés ; je passerai probablement caporal à la classe. J'ai un cousin lieutenant-colonel à Bourg qui a essayé de me rapprocher des Ardennes sans succès. Par deux fois j'ai vu le projet prêt à aboutir, puis mes espérances se briser. Avec cela, comme toi aussi, j'ai les mêmes contrariétés, besoin de la famille avec ses cœur à cœur et ses expansions. (Je compte revenir chez moi trois fois l'an) et de la vie chrétienne et j'aime passionnément ma carrière, toutes choses que je quitte en venant ici, toutes choses que nous avons, mon cher, à Grangeneuve, car enfin si nous n'y jouissons pas effectivement de la présence de nos parents, des amis dévoués se chargeaient de nous guider et de nous aimer...

Élevons nos intentions et nos cœurs plus haut que la besogne qu'on nous fait faire et Dieu aura la bonté de l'agréer pour Lui.

Bien à toi  
signé Paul



*Paul et Pierre Nouël au service militaire*

**16 janvier 1916** – *Messenger de St Saulve - Marie-Jacques Dècle-Dupont*

Hesdin, 16 janvier 1916

(manuscrit page 12)

C'est avec une profonde tristesse que je reprends dans le Messenger la place de mon Jacques. Mais depuis qu'il nous a été enlevé je vous aime doublement, et je veux vous en donner le témoignage chaque fois que cela me sera possible.

Nous avons été contentes d'apprendre le retour de Manette, et avons lu avec intérêt le récit de son voyage et de son séjour au milieu des Boches. Pour Claire et Gaston, voilà le mauvais rêve fini !

Je comprends bien les inquiétudes de notre cher Charles. Il reste courageux dans l'attente énervante mais Dieu veuille qu'il voie bientôt le terme de tant d'angoisses. Si l'épreuve est cruelle, mon cher Charles, pensez que vous pouvez toujours garder l'Espérance ! Et tout fait croire que dans un avenir prochain vous aurez la joie de voir arriver votre petite famille chérie. Ce moment heureux vous fera vite oublier les mauvaises heures !

*(lettre incomplète)*

**21 janvier 1916** - *Lettre de Michel Henry à sa tante Albertina Henry-Jenvrin*

Paris, le 21 janvier 1916

Ma chère Tante,

Je n'ai pas reçu votre bonne lettre de sorte que vous avez bien fait d'envoyer à mes grands-parents les renseignements que vous aviez. A mon tour, je suis heureux de vous apprendre que nous avons de bonnes nouvelles de Pouru par Mme Pierre Forette Hanotel (?) qui a quitté Pouru le 24 décembre et qui est maintenant à Vincennes 43 bd de Strasbourg. En partant, elle a séjourné à Longwyon dans des conditions plus ou moins bonnes, si bien que sa petite fille a attrapé des boutons.

En commençant, je veux vous dire qu'ils sont tous en bonne santé, et surtout que mon cher Papa est rentré à Pouru. Je vous expliquerai comment. Remercions-en bien le Bon Dieu et espérons que Papa ne sera plus pris comme otage.

C'est ma tante Germaine qui a été voir Mme Forette avant-hier pour causer avec elle. Cette dame est fort occupée avec sa petite fille qui est malade de sorte qu'elle n'a pas beaucoup le temps d'écrire. Elle devait écrire à ma tante Elisa, ainsi qu'à Adrien Henry, et peut-être aussi à vous. Mais c'est ma tante Germaine qui va le faire aussi. Je vais vous dire ce que je sais, détails un peu décousus mais intéressants.

Ces temps-ci, ma tante Pauline, nos cousines (Mad. Henry et Marguerite Caite) ainsi qu'Alfred (16 ans) et Maurice (13 ans), avaient demandé à être rapatriés. Mais le colonel avait refusé pour tous. On avait déjà demandé pour Alfred, et comme on insistait en disant qu'il avait des études à continuer, on a répondu que s'il ne savait pas quoi faire, il pouvait apprendre le maniement du fusil... Là-dessus, se présenter deux fois par semaine à la Kommandantur. Il n'est pas impossible que ma tante Pauline et les cousines et Maurice arrivent à se faire rapatrier. Quand Mme Forette est partie 117 personnes de Pouru avaient fait leur demande, et il n'en est parti que 7, et encore par raccroc, car c'est seulement grâce au départ de 7 personnes de Longwyon.

Si Papa est revenu, c'est grâce à Marie-Thérèse qui a eu l'audace d'écrire au Kronprinz, pour lui demander de faire mettre Papa en liberté en lui expliquant que nous étions une nombreuse

famille. Le Kronprinz reçoit ainsi des lettres plusieurs fois par semaine par la Kommandantur naturellement. La demande a été acceptée et Papa est revenu aussitôt, le troisième dimanche de novembre. D'où remerciements forcés à la Kommandantur !... Papa était prisonnier-otage sur parole. Il avait été désigné par le maire qui fait des trafics avec les boches. C'est le 12 octobre qu'il a dû partir, de sorte qu'il est resté à Montmédy environ six semaines. Prévenu à 14 h., demandé à la Kommandantur, il partait à 17 h, par le train ! Heureusement, on pouvait correspondre avec lui deux fois par semaine, toujours par la Kommandantur, et, de plus, on pouvait lui envoyer des provisions. A Montmédy, il partageait une chambre avec un camarade d'infortune. Le colonel a consenti à leur octroyer encore 500 kg de charbon.

Depuis le mois de juin, ils ne peuvent plus aller à Carignan. Pour circuler dans le village, pour Papa aller à l'usine, même pour aller à l'église, il faut une carte avec la photo dessus, de sorte qu'ils ne peuvent plus guère sortir de la maison, ni, à plus forte raison, aller faire des promenades comme ils le faisaient auparavant. Par l'Amérique, ils ont à crédit de la graisse, du saindoux, du riz abondamment et des légumes secs. Dans le village, ils peuvent se procurer des poulets, beaucoup de lapins, du lait, mais très peu de viande. On doit payer le pain qui contient du son et croque sous la dent. Ils ont aussi des pommes de terre du jardin (Marie-Thérèse en a caché plus qu'il ne devrait y en avoir réglementairement), du lait concentré et du jambon en réserve. Un officier boche leur a procuré du fil, des aiguilles et un kg de laine. Les œufs et le beurre doivent être portés à la Kommandantur. Il leur manque notamment des chaussures et des vêtements. La petite Jeanne a des chaussures deux fois trop longues pour elle, et ils se demandent comment ils feront pour se chauffer au printemps. De même, les vêtements s'usent sans pouvoir être remplacés. Il manqueraient aussi d'argent si M.Visseaux (je ne sais pas lequel) ne leur avait pas prêté 2000 francs aussi, ainsi qu'à un ancien client venu à l'usine sur la demande des boches. A l'usine, l'on fait des copeaux de bois que les boches vendent aux cultivateurs pour faire les litières à la place de la paille. A l'usine, ils ont emporté bien des choses, notamment les courroies de cuir, et tout ce qui est cuivre. La salle des machines est intacte ; ils s'en servent pour l'éclairage. Mes chers Parents savent que je suis en bonne voie de guérison et que je ne boîterai pas. Ils ont fait des recherches sur Albert et ne l'ont trouvé sur aucune liste de prisonniers. Ils demandent que nous fassions des recherches de notre côté. Nous allons nous adresser à l'ambassade d'Espagne. Dernièrement, un jeune homme a été retrouvé de cette façon : disparu fin 1914, il était à Lens et beaucoup sont dans ce cas. Papa seul ignore qu'Albert est disparu, il le croit prisonnier. Au sujet de Jacques, ils l'ignorent tous sur le front et croient qu'il fait des études spéciales de téléphonie. Ils croient que Charles fils est amputé, je ne sais pas pourquoi, car je ne leur en ai jamais parlé.

Comme lettre, ils ont reçu la mienne du mois d'août à M.Muret (? prisonnier) et une carte de M.Hanotel (prisonnier). C'est Marie-Thérèse qui correspond avec le prisonnier, M.Muret. De tous mes frères et sœurs, c'est François le plus affecté par cette guerre. Alphonse s'ennuie (c'est de Papa qu'il s'agit). Maman va bien mais maigrit. Ma tante Pauline a eu une crise de nerfs et a été s'enfermer dans sa chambre quand les boches ont sonné les cloches pendant deux heures lors de la prise de Varsovie, cloches que l'on n'avait point entendues depuis le début de la guerre. Elle voudrait bien rentrer en France ainsi que nos cousines qui ont des maux d'estomac. D'autant plus qu'ils ont peur que la nourriture devienne de plus en plus rare et mauvaise. Marie-Thérèse est très gaie, c'est elle qui met un peu d'entrain dans la maison. Robert ne peut pas écrire à Pouru ; c'est par l'aumônier qu'il a pu le faire, Marie-Thérèse et Alphonse se sont fait photographier ; malheureusement, la photo n'était pas prête. Le petit Alphonse fait bon ménage

avec un caporal boche, l'unique que nous logeons, et qui est d'ailleurs convenable. Il se promène avec lui en lui donnant la main, d'autant plus qu'il a des gâteaux à l'occasion ; à cet âge-là, on ne comprend pas.

Chose bizarre, tous croient qu'on ne veut pas d'eux en France. Les gens sont plus heureux en Belgique car ils vendent leurs produits très chers ; par exemple, le porc sur pied, 3 fr, le kilo, tandis qu'en France, les boches réquisitionnent purement et simplement.

Tous se tiennent ordinairement à la salle à manger. Ils font du feu aussi à la petite salle où se fait la classe. Ils font des provisions de bois.

Papa va à l'usine tous les jours.

Quand ils ont quitté la maison en août, les boches ont pris 18 couvertures de laine, une sur chaque lit fait qui en avait deux. Ils en ont suffisamment. L'éclairage est difficile. Les bougies que l'on vend ne valent rien, aussi s'éclairent-ils à l'acétylène. Ils ont acheté une lampe en Belgique, car dans le pays, le commerce marche comme d'habitude, et la contrebande se fait beaucoup. Ils ont pris la pharmacie qui était restée chez M.Couvreur, notre docteur. Heureusement, ils n'ont pas su s'en servir jusqu'ici. Il y a un médecin boche dans le village. Il y a à Pouru des boches qui viennent de Serbie et sont très affamés, les officiers comme les soldats. Il y a aussi 200 soldats russes, prisonniers, qui travaillent à la scierie. Parmi nos bonnes, l'une s'ennuie et veut s'en aller au Luxembourg, mais l'autre restera et sera aidée par une femme du pays.

M. le curé de Brévilly va bien. Celui de Pouru-aux-bois est mort. Il paraît que les personnes en vue sont plus tracassées que les autres.

Il paraît que les boches ne voulaient pas la campagne d'hiver. Le moral des envahis reste bon, car s'ils sont nourris de fausses nouvelles, ils deviennent cependant bien ce qui se passe. Dernièrement, un avion français a atterri à Margut près Carignan, d'où affolement à la Kommandantur ; des autos, des motos, partaient dans toutes les directions ; le téléphone marchait... (il y avait de quoi au moins sourire !). Bref, les boches se firent payer une indemnité de 25.000 francs. Ce sont des gens pratiques.

Je crois vous avoir dit, ma chère Tante, tout ce que je sais, et serais content si tous ces détails peuvent vous faire plaisir. Jacques est en ce moment dans les tranchées dans un secteur calme. Il nous dit qu'il est très bien installé dans un gourbi fort solide où il a 7 branchements de téléphone. C'est un poste de bataillon. Ils y ont des hamacs pour se coucher ; feu nuit et jour ; fauteuils rembourrés ; batterie de cuisine ; étagère, etc... le tout pris dans les villages environnants. Il est le premier à partir maintenant, et nous l'attestons (attendons ?) d'un moment à l'autre.

Michel Henry

### **31 janvier 1916 - Carnet de Michel Dupont**

Depuis quelques jours, je suis enrhumé. La veille, j'ai commis l'imprudence d'assister à un exercice contre les gaz qui a aggravé mon rhume. Aussi ce matin je ne me lève pas. Le Dr Buffon vient me voir, m'ausculte et me fait évacuer. A midi, après des adieux presque émouvants au Commandant Sandras et aux amis de la popote, je suis dirigé par auto sur l'ambulance d'Armée qui se trouve au Château des .... Près de Dieue. Je suis logé dans une chambre à 6 lits en compagnie de deux officiers blessés. Je passe là 2 jours. Le surlendemain,

je suis dirigé par train sanitaire sur Verdun et de là par tortillard sur Bar-le-Duc où j'échoue à l'hôpital III, ancien lycée de jeunes filles, situé en haut de la ville.

### 15 septembre 1916 - Lettre de Michel Dupont à sa tante Cécile Henry née Dupont

En Campagne, le 15 Septembre 1916

Ma chère Tante,

Je vous remercie mille fois d'avoir bien voulu consacrer quelques minutes à l'un de vos innombrables neveux. J'ai été extrêmement heureux d'avoir de vos nouvelles, et de pouvoir correspondre sur vos indications avec le pauvre Michel Henry que je croyais à demi paralysé et qui paraît bien remis.

Si vous voyez Robert au mois d'octobre, dites-lui que j'ai pensé bien souvent à lui mais qu'il m'a donné de rudes émotions en octobre 1915. Il est vrai que lui-même n'en fut pas exempt.... Toutes mes félicitations.

1°) Pour la façon magistrale avec laquelle il s'est tiré d'embarras.

2°) Pour sa promotion à la dignité d'infirmier.

3°) Pour la désinvolture ingénieuse, audacieuse et élégante avec laquelle il a su rendre visite à ma tante Alice en pleine guerre, en dépit des plus grandes difficultés. Toute l'affection que je porte à ma tante Alice et à ses enfants n'aurait pas réussi, je l'avoue, à me suggérer l'idée d'une entreprise aussi aventureuse. Quel génie que ce Robert ! Il a de fameux tours dans son sac.



Robert

Je suis depuis longtemps déjà dans une cave en 1<sup>ère</sup> ligne à 1200 mètres de l'ennemi. Je vis là en compagnie d'un médecin, de quelques brancardiers et infirmiers, sans parler d'une multitude d'animaux de tout poil et de toute taille depuis le chat jusqu'à la puce en passant par le rat, la souris, l'araignée, le moustique etc ... C'est dire que nous avons un champ d'observation très étendu, pas tellement toutefois que nous n'ayons de longues heures d'ennui et de cafard. Dans ces moments, c'est naturel les lettres causent une joie immense. Bien que mise largement à contribution, ma famille ne suffit pas à la tâche et je lui ai associé dans cette « Œuvre contre le cafard » le plus grand nombre possible de cousins, amis et même cousines. Dirais-je qu'il émane des lettres de cousines une substance particulièrement efficace ? Mais pourquoi pas ? Aussi, je n'hésite pas à demander à Anne-Marie sa collaboration. Puisse-t-elle ne pas la refuser. De temps en temps, (tous les jours même, plusieurs, je n'y vois pas d'inconvénient) elle me donnerait des nouvelles détaillées de la famille et renouerait ainsi les relations trop relâchées par suite de la guerre. Vous n'y voyez pas d'empêchement je suppose. Quant à elle, elle fera peut-être la moue à ce projet d'écrire à un embêtant cousin, mais la nécessité de relever le moral des troupes est impérieuse : elle le comprendra bien.

Je vous quitte ma chère tante, en vous embrassant bien affectueusement et vous priant de transmettre mon meilleur souvenir à mon oncle et à vos enfants.

Michel Dupont

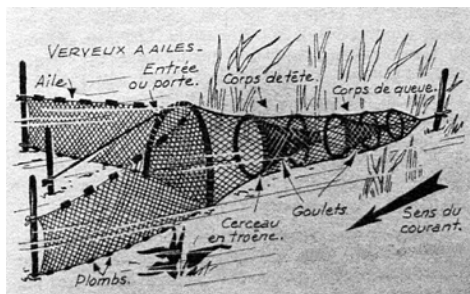
En Campagne, le 30 Septembre 1916

Ma chère Anne-Marie,

Prodigieux, l'effet produit par la lecture de ta lettre. Le cafard a battu en retraite séance tenante, et subitement je suis redevenu très optimiste.... Je te remercie mille fois de l'empressement avec lequel tu as répondu à mon appel. Quelle audace j'ai eue ! Je n'en reviens pas moi-même, je craignais d'être mal jugé, et je regrettais presque ma témérité qui pouvait bien aboutir à un piteux échec. Quelle idée aussi d'aller taquiner ses cousines ! de les arracher à leurs innombrables occupations (Dieu sait si les jeunes filles sont écrasées de besognes !) et de les forcer à prendre une plume pour écrire à un cousin mélancolique ! Mais « la fortune favorise les audacieux » et certaines cousines possèdent des trésors de générosité, mon appel a été entendu, je t'en remercie.

J'ai été très sensible à tes vœux de bonne fête, qui montrent que 3 années de séparation n'ont pas complètement effacé de ta mémoire le souvenir de ton cousin. C'est en effet le 14 août 1913 que nous nous sommes vus pour la dernière fois à la gare de Douzy. Je terminais un séjour à Brévilly et je prenais à 12h06 (je crois) le train qui te ramenait de Sedan où tu avais passé la matinée. Paul m'accompagnait et m'aidait à porter mes nombreux bagages dont un gigantesque et merveilleux bouquet de roses offert par ma tante Cécile à Marie-Thérèse [*sœur de Michel*], jeune mère. Quel bon souvenir j'ai gardé de ce séjour à Brévilly comme de tous les autres (1899, 1908, 1909). Te souviens-tu d'une promenade en voiture, le jour de mon arrivée, jusqu'à la frontière belge, du goûter joyeux, du toast belge de Paul. Et de notre excursion à Montmédy et à l'église ancienne de ... (le nom m'échappe) avec 4 vélos pour 8, t'en souviens-tu ?

Et les promenades à barque, la pêche au verveux dans l'étang ou dans la rivière.



Paul était le grand organisateur de ces parties de plaisir : il avait toujours des idées nouvelles. Quel affreux vide sa mort glorieuse a dû faire parmi vous<sup>12</sup> !

Je me trouve en première ligne dans une cave que je n'ai pas quittée depuis 2 mois. Je suis donc passé à l'état sauvage. J'ai pour compagnons de cachot une dizaine de territoriaux, de l'Anjou, bons chrétiens, quoique fort arriérés et superstitieux qui tuent le temps en jouant à la manille et discutant sur la moisson ou sur le bétail. Plus intéressante est la société de mon médecin-chef, le type du brave homme consciencieux, un époux modèle qui ne passe pas un jour sans écrire 6 pages à sa femme (quelle imagination !), un tendre père qui contemple

<sup>12</sup> Paul, Soldat au 44ème Régiment d'Infanterie, décédé le 7 août 1914 - Altkirch, Haut-Rhin, à l'âge de 23 ans

plusieurs fois par jour la photo de ses enfants, me les montre, me les nomme, me les vante et me fait remarquer le parfait état de leurs mollets grassouilleux. Excellent patron d'ailleurs, il me donne de bons « tuyaux » professionnels.

Mon secteur est très calme. Par moments, on oublie la guerre. Je dévore des romans qui entretiennent cette illusion, mais qu'un coup de canon vienne interrompre ma lecture, je fais un brusque plongeon dans la triste réalité et m'écrie « Oh ! les brutes ! »

Si tu tiens ta promesse de m'écrire régulièrement, ce qui me ferait un immense plaisir, je te donnerai beaucoup de détails sur le front.

Je te demande en revanche : 1°) de m'envoyer une photo de ta famille. 2°) une narration de vos faits et gestes depuis le 1<sup>er</sup> août 1914, et enfin 3°) le plus de détails possibles sur tes parents et tes frères et sœurs. Thérèse et Geneviève doivent être presque des jeunes filles, Nel un gentleman obéissant et plein d'attentions pour ses grandes sœurs. Les petits faits m'intéressent plus que les dissertations patriotiques, philosophiques et littéraires. Si je ne me trompe, Max doit partir au séminaire ces jours-ci, dis-lui que tous mes vœux l'accompagnent.

Je te charge de transmettre à Robert la lettre ci-jointe qui m'a été retournée sous prétexte que l'on ne peut correspondre du front avec les prisonniers de guerre. Connais-tu la nouvelle adresse de tante Alice. Je t'embrasse bien affectueusement ma chère Anne-Marie.

*Les quelques mots qui suivent ont été coupés sur la photocopie.*

Michel Dupont

### **13 octobre 1916 - Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry**

Aux Armées, le 13 Octobre 1916

Ma chère Anne-Marie,

A la bonne heure ! Tu tiens bien tes promesses. Si tu savais ma joie en lisant tes lettres, tu verrais que le temps consacré à m'écrire n'est pas du temps perdu, même au point de vue Défense Nationale, puisque ce point de vue doit primer tous les autres. Il est plus utile de travailler à remonter le moral des poilus (légèrement en baisse par l'approche de l'hiver et les échecs roumains<sup>13</sup>) que de tricoter force gilets de laine et force chaussettes, car si le poilu tient toujours bon ce n'est pas parce qu'il a de bonnes chaussettes, c'est parce que son moral est suffisant. Le jour où celui-ci flancherait, nous serions dans de beaux draps ... Heureusement, il n'est pas question de ça.

Je te remercie d'autant plus vivement de ta bonne lettre que tu parais souffrir encore de cette malheureuse chute qui aurait pu avoir des conséquences graves. J'espère que tu vas pouvoir m'en donner bientôt des nouvelles.

Voilà Charles Collette marié depuis hier ! Sans tambours ni trompettes, certes ! Je ne sais même pas si ma famille a reçu un avis pour assister à la messe de mariage : en tous cas, il y a 3 jours, elle ne savait rien à ce sujet. Il paraît d'ailleurs que Charles lui-même n'était pas fixé :

---

<sup>13</sup> À l'issue de deux années de neutralité et d'après négociations, la Roumanie entre en guerre aux côtés des Alliés le 27 août 1916. Malgré quelques succès initiaux en Transylvanie, l'armée roumaine doit rapidement battre en retraite car elle est battue à Turtucaia, en Dobroudja du Sud, dès le début de septembre.

il n'était pas sûr d'obtenir une permission. C'est vraiment commode de se marier en temps de guerre ! Clotilde Dubois est une de nos cousines par maman : donc apparentée à Charles au 5<sup>ème</sup> degré. Je la connaissais peu mais suffisamment pour la savoir gentille et simple quoiqu'extrêmement riche. Elle achevait un voyage d'agrément autour du monde au moment de la déclaration de la guerre. Elle est donc revenue à Lille pour s'y faire bloquer par les Boches et n'est revenue en France qu'après 18 mois de guerre. Elle s'est subitement décidée à épouser Charles, son cousin et ami d'enfance, qui, je crois n'avait jamais songé à elle. Voilà bien un mariage qui sort de l'ordinaire puisque les fiancés se connaissent de longue date : ...

Depuis quelques jours, je loge dans une carrière aménagée en caserne, à quelques centaines de mètres de la 1<sup>ère</sup> ligne. Au début, le nouveau secteur m'avait paru très calme. Or hier, je me baladais tranquillement en compagnie du Lieutenant Chasseret d'Angers et n'étant pas à vue nous avons quitté la tranchée pour jouir du paysage. J'avais exprimé au Lieutenant la parfaite sécurité dans laquelle on se trouvait dans ce secteur charmant. Tout à coup un sifflement perçant dans notre direction. Instinctivement, nous piquons la tête la première dans la tranchée qui se trouvait à 1 mètre : nous n'étions pas complètement disparus que 4 obus éclataient, l'un d'eux à 5 mètres : la rafale dura 5 minutes pendant lesquelles je recommandais mon âme à Dieu. Enfin, les Boches se calmèrent, je me relevais avec quelques écorchures aux mains dues à la peu glorieuse mais très rapide et très utile disparition dans la tranchée. Secteur calme, oui ! mais les obus viennent vite et en 2 secondes, le secteur calme devient infernal. En dehors des zones très dangereuses comme Verdun, ces petites émotions nous viennent 1 fois par trimestre en moyenne : elles nous rappellent fort à propos que nous sommes en guerre ; et qu'il faut se tenir prêt à mourir. On est si vite tenté de l'oublier ! Bien entendu, je ne parle pas de ça à maman, elle en ferait une crise de nerfs, illico.

Je t'embrasse bien affectueusement, ma chère Anne-Marie. Mon meilleur souvenir à toute ta famille.

Michel Dupont

**5 novembre 1916 - Lettre de Michel Dupont à sa cousine Anne-Marie Henry**

Aux Armées, le 5 novembre 1916

Ma chère Anne-Marie

Vraiment ! j'ai été bien inspiré le jour où j'ai pris la plume pour frapper à la porte de ma cousine et lui demander de me tenir compagnie dans ma solitude. Tout ce que tu me dis de tes frères et sœurs m'intéresse au plus haut point car depuis 2 ans je n'avais sur eux que des renseignements très vagues et rares.

Dès que tu auras reçu de mon oncle des renseignements concernant Robert et les Henri Dupont tu me feras excellent plaisir en me les communiquant.

Ton journal de guerre présente l'intérêt d'un drame « historique ». Il s'en est fallu de bien peu que les moyens de communication fussent rompus entre toi et ta famille au début de la guerre : il n'était que temps que tu quittes Remiremont pour Brévilly. Une fois de plus on peut dire à cette occasion que dans tout malheur il y a une part de chance, et que la main de Dieu ne nous frappe pas sans ménagement. C'est une constatation que je fais presque chaque jour depuis le début de la guerre.

J'applaudis donc vivement à ton projet de m'envoyer tout ton journal de guerre. Je suis d'ailleurs flatté d'en recevoir les prémices : c'est un grand honneur que tu me fais de m'adresser ainsi tes œuvres manuscrites et sans doute tes premières œuvres. J'ai aussitôt songé à t'envoyer à titre de revanche mon journal de guerre. Il y a longtemps que je songe à l'écrire mais chaque fois que je prends la plume je me sens envahir par une flemme irrésistible, comme toujours lorsque je veux écrire pour moi seul, Mais l'idée d'avoir une lectrice, et quelle lectrice ! me servira sans doute de stimulant, et elle me décide à commencer mon journal aujourd'hui même. Je te demanderai 1°) de vouloir bien me renvoyer de temps en temps les feuillets car ce travail coûte tant à ma paresse que je n'ai pas envie de la recommencer plusieurs fois. 2°) de me pardonner certains détails ou certaines longueurs sans intérêt pour une jeune fille, mais que je relirai peut-être avec plaisir dans cinquante ans – si Dieu me prête vie. Tu as certainement observé que ce qui fixe le mieux les souvenirs ce sont la plupart du temps des petits détails négligeables en apparence.

Armons-nous donc d'énergie et entreprenons cette tâche formidable. Justement, je suis au repos à 2 km à l'arrière dans une belle et grande chambre où je jouis d'un lit ! d'une paire de draps !! d'un oreiller !!! d'une table !!!! d'un fauteuil, etc. Je n'en reviens pas de bonheur et je me crois déjà à Denain. Sachons profiter de ce répit et travaillons ferme ! pour nos petits-enfants et nos arrières petits neveux !

Je t'embrasse bien affectueusement ma chère Anne-Marie et te charge de mes meilleures amitiés pour ta famille.

Ton cousin Michel Dupont

PS : as-tu des nouvelles récentes de Michel Henry ? (*cousin de la famille Henry*). André près d'Altkirch se plaint de ce qu'il appelle la « trêve franco-allemande. » Albert termine une permission à Paris. *Albert (29 ans), André (27 ans) et Michel (23 ans) sont les 3 fils d'Albert Dupont (N°2 des 22)*

Reçu à l'instant une lettre de Dadie [*Alice, fille d'Henri Dupont, n°4 des 22*] qui est enfin à Bourg-la-Reine (Seine) 20, avenue du petit Chambord.

### **19 décembre 1916 - Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie**

Aux Armées le 19 décembre 1916

Ma chère Anne Marie

Pardonne-moi d'abord d'avoir attendu si longtemps pour répondre à ton intéressante et gentille lettre du 19 novembre. J'avais commencé une épître à ton adresse le 21 novembre mais je dus l'interrompre pour une raison majeure : on venait de m'apporter mon billet de permission ....

A Paris, je n'essayais même pas de continuer ma lettre, faute de temps, car je t'assure que pendant la permission on ne chôme pas. Ce ne sont que visites à rendre, visites à recevoir, courses etc.... Les rares intervalles libres sont donnés, de gré ou de force, à l'impitoyable Monique, qui n'a qu'un défaut, celui de n'admettre pas qu'on s'occupe de qui que ce soit en dehors d'elle. D'ailleurs, notre appartement est minuscule - « plus-que-pique », dirait Monique trop jeune encore pour prononcer le difficile « microscopique », et je n'y ai pas trouvé le retranchement indispensable aux gens qui ont envie de lire ou d'écrire. Même à Denain dans notre grande maison, on avait bien difficilement la paix !

Dieu ! que je plains les pauvres jeunes filles qui doivent mener de front le ménage, la surveillance des enfants, la conversation générale, la lecture, les courses et la correspondance avec les cousins ! le tout au milieu de cris, de piailllements, d'appels plus ou moins utiles. Comment font-elles ? Je les admire sincèrement.

Retiré dans une carrière- tel Ali-Baba et ses 40 voleurs- et locataire incontesté d'une anfractuosité cloisonnée, décorée du nom de « chambre de médecin » je goûte les douceurs d'un isolement relatif et relativement propice à la correspondance. Je dis « relatif » car il ne faut pas oublier qu'un certain nombre de sous-offs, heureux de trouver chez moi le bon feu crépitant qui leur est refusé, m'accablent de visites aussi longues que banales. Si je mettais trop d'empressement à les recevoir m chambre ne d semplirait pas, aussi je m'abstiens généralement de les inviter à revenir.

Durant mon séjour à Paris, j'ai reçu une carte de Max me priant d'aller le voir le mercredi 29, un jour libre pour lui (le dimanche étant consacré au Seigneur et   d'autres amis, je ne sais lesquels) mais ce mercredi était le jour même de mon départ. Ne voulant pas cependant « rater » Max, je suis all  à Issy le lundi à midi dans l'espoir de le voir au moins quelques minutes. Mais le séminaire d'Issy paraît moins accessible encore aux visiteurs que les pires noviciats de jésuites : j'allais me casser le nez à l'impasse Cloquet qui me renvoya à la rue Menan d'où je venais. L , après moult discussion, on finit par me dire de « guetter » le passage de Max dans le corridor au moment du réfectoire. Nous voilà donc, Guite (*Marguerite, sa jeune sœur*) et moi, faisant le guet au bas du grand escalier où défilent d'innombrables séminaristes tant en soutane qu'en civil, et prêt à bondir sur le premier « barbu » répondant au signalement le plus récent de Max. Deux ou 3 barbuis sont interpellés à tort, en revanche quand Max arrive, ni Guite ni moi ne le reconnaissons. C'est seulement quand il nous tourne le dos que je le reconnais à sa démarche. Je cours à lui, je l'interpelle, embrassements ! (pour les 2 cousins du moins car Guite fut exempte de cette cérémonie évidemment peu utile, surtout en regard de la Vie Eternelle !) Mais le règlement est impitoyable.... On se cause 5 minutes à peine, le temps d'échanger des promesses pour la prochaine permission et on se quitte. Heureux toutefois de s'être au moins aperçu.

J'ai vu ma tante Alice et Dadie deux fois, à Bourg-la-Reine et à la maison, ma tante Alice a fort bonne mine, un moral excellent (c'est elle qui remonte toute la famille !!!) Quant   Dadie que je n'avais pas vue depuis 2 ans et demi, elle est étonnamment chang e et devant elle mon premier mouvement fut une exclamation de surprise. Elle est surtout fort amaigrie, mais je crois que sa coiffure est pour beaucoup dans ce changement qui serait plus apparent que réel. Elle est toujours fort aimable et fort affectueuse, mais elles prodiguent des marques d'affection plutôt à la cousine Guite (*Marguerite sa jeune sœur*) qu'au cousin Michel, ce dont j'enrage fort naturellement. La seconde fois, elle me parut beaucoup plus semblable à la Dadie de la Briquette : je crois qu'elle change de physionomie tous les jours, comme beaucoup de gens d'ailleurs. Je vois aussi Roger et Gau, peu changés mais très grandis. Roger va beaucoup mieux, il a assez bonne mine, son régime est moins sévère.

Vu également ma tante Marie Jacques qui a din  à la maison, un peu amaigrie, toujours fort triste, très attendrie à la mémoire de mon oncle Jacques (*mort le 30 août 1914 au champ d'honneur*) et n'ouvrait pour ainsi dire la bouche que pour parler de lui. Pauvre Tante !

Vu Maurice Dupont, peu changé quoique moustachu comme un conquérant. Un moral merveilleux. Un optimisme à toute épreuve (c'est le cas de la dire). Décoré de la Croix de Guerre bien méritée certes puisqu'il a de sa propre volonté quitté la cavalerie pour l'infanterie, il traîne un peu sa jambe blessée à Thiaumont en juillet.

Vu également la famille Gonzague en entier, grâce à un heureux hasard qui voulut que le père et le fils eussent leur permission en même temps que moi. Mon oncle est assez changé, soucieux. Gonzague, jeune artilleur près de son père à la Braconne, est plein d'ardeur et d'admiration pour son canon (comme tous les artilleurs !).



*Gonzague-fils*

Ma tante a meilleure mine que jamais. Elle est charmante, elle m'embrasse (depuis la guerre seulement ! ce sont les petits profits de cette catastrophe) Le rhétoricien Daniel (17 ans) brûle du désir de partir dans l'infanterie et est à peine contenu par sa mère.

Et je ne parle pas de cent autres visites à des personnes que tu ne connais pas, ni par crainte d'admonestations, de quelques soirées en matinées au théâtre, distractions permises, je crois aux sauvages des tranchées ???

Et ma famille, que devient-elle ?

Maman baisse un peu comme moral : c'est si long !

Papa se dit optimiste mais il est soucieux !

Guite n'est pas contente de savoir que j'écris plus souvent aux cousines qu'à elle-même, mais elle est fort gentille et pleine d'intentions aimables.

Thérèse (*Marie-Thérèse, sa sœur aînée*) passe son temps à essayer de dompter l'indomptable Monique, cette dernière croît en âge mais non en sagesse.

J'ai aperçu René (*René Picard, son beau-frère, mari de Marie-Thérèse*) 5 minutes à la gare au moment de mon départ : il commence sa permission quand je finis la mienne !



*René, Monique, Marie-Thérèse*

De même, je commençais ma permission 2 jours après le départ d'André, Veine !? André est toujours à St Michel près de Barr (région d'Altkirch).

As-tu bien dit à Robert que je ne pouvais plus lui écrire malgré ma bonne volonté évidente sinon il doit me prendre pour un (mufle !) de n'avoir pas répondu à ses vœux de fête.

Si tu veux des renseignements touchant à la bibliographie de la Séparation et du Concordat\*, adresse-toi à Louis Dimier de l'A.F. (*l'Action Française*)

J'espère que tu voudras bien me répondre en me donnant beaucoup de détails sur les tiens. Je les embrasse tous bien affectueusement sans t'oublier.

Que dit mon oncle sur Robert ?

Ton cousin Michel

*\* Le concordat de 1801 est un traité entre la République française et le Saint-Siège réglant les relations entre la France et l'Église catholique. La loi de séparation des Églises et de l'État fut adoptée en 1905.*

## **26 décembre 1916 - Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry**

Aux Armées le 26 décembre 1916, Secteur 142

Ma chère Anne-Marie,

Nos deux dernières lettres se sont croisées et c'est pour cela que je ne t'ai pas répondu plus tôt. Nous avons changé de plan et nous sommes actuellement à quelques kilomètres au sud de Compiègne, donc à l'arrière. Nous sommes transformés en cantonniers car pendant 3 mois nous ne ferons que des routes.

Je suis installé dans une maison d'ouvriers aisés. C'est donc le milieu ouvrier que j'observe à présent après avoir observé chez mes Angevins le milieu paysan. Deux faits me frappent surtout chez l'ouvrier : la franchise et l'extrême relâchement des mœurs. J'ai vu entre les mains d'une fillette de 17 ans des livres insensés, qu'on ne peut ouvrir au hasard (sic) sans tomber sur une obscénité. Ce livre était prêté par la mère. Enfin, les enfants même les plus jeunes, entendent tout, voient tout : on n'essaie même pas de leur cacher quoi que ce soit. Et c'est à peu près partout la même chose. La guerre n'a fait qu'aggraver le mal.

En somme, quand on commence à sortir de chez soi, à voir la vie autour de soi autrement qu'on ne la voyait dans les livres des Bons Pères, on voit beaucoup plus d'âmes vilaines et de choses vilaines qu'on ne se l'imaginait. On ne s'étonne vraiment plus que Dieu envoie aux hommes un châtement sans exemple, car non seulement ceux qui observent la Loi sont extrêmement peu nombreux mais ils sont encore l'objet de la risée des autres. L'honnêteté devient ridicule : ridicules sont ceux qui ont de nombreux enfants, ridicules, ceux qui se conduisent proprement, ridicules, ceux qui ne cherchent pas à s'enrichir aux dépens d'autrui etc...

Plutôt que de voir des choses semblables, j'aime presque mieux retourner en première ligne. Les marmites sont moins odieuses que les vices des hommes et les rats sont des animaux comparativement fort convenables et fort distingués.

J'ai lu avec un vif intérêt la suite de ton journal de guerre. Tu fais bien de consigner les petits détails : ce sont ceux qui nous permettront après 20 ans, 30 ans de reconstituer les scènes

vécues. Nous avons observé, toi au nord de la France et moi dans le Midi les mêmes scènes au moment de la mobilisation : partout, un grand soulagement faisant suite à une terrible angoisse ! Il y a vraiment des sentiments humains qui sont les mêmes partout et toujours. Je voudrais lire un récit de la mobilisation en 70, je suis sûr qu'on reverrait le même tableau qu'en 1914.

Avant de te quitter, je t'adresse ma chère Anne-Marie pour toi et pour toute ta famille mes meilleurs vœux de bonheur pour 1917. Puisse cette année nous revoir dans votre cher Brévilly en compagnie de Robert.

Je t'embrasse bien fort, ma chère Anne-Marie ainsi que toute ta famille.

Ton cousin Michel Dupont

*[verticalement, dans la marge de gauche]* Que devient Robert ? Est-il toujours à Grangeneuve ? et Michel ? au dépôt ?

Sais-tu que tante Valentine (*femme de Charles Dupont*), ses enfants, Babeth (*fille de Caroline*) *[illisible - peut-être : et ses enfants]* sont arrivés en France ?

**12 janvier 1917 - Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry**

Aux Armées, le 12 janvier 1917

Ma chère Anne-Marie,

Ton journal de guerre est mille fois plus intéressant que la majorité des romans, parce qu'il est vécu. Les détails que tu donnes sont tous à retenir : ce sont eux qui donnent de la vie à ton récit. En te lisant, j'étais tellement pris par ton sujet que j'avais par moment des battements de cœur, comme si les faits que tu rapportais appartenaient au présent.

Je suis vraiment enchanté de l'idée que tu as eue de m'écrire ainsi ton journal de guerre et de m'avoir suggéré la même idée. C'est un travail facile et intéressant que je n'aurais pas eu le courage d'entreprendre si je n'avais pu l'écrire que pour moi-même.

Peut-être que dans quelques années, je le recommencerais en corrigeant les fautes de français, les redites, en élaguant, raccourcissant bref : en ôtant toutes les coquilles du premier jet afin de faire une œuvre à peu près digne d'être passée à mes enfants et mes petits-enfants (!??) La plus belle qualité du style étant la concision, il suffit généralement pour bien écrire de recopier une page quelconque avec l'intention d'être aussi bref que possible. Je n'agis pas autrement quand je veux soigner une lettre.

Tu me pardonneras si je ne prends pas ces précautions quand je t'écris. Il faut déjà pas mal de temps pour pondre 8 grandes pages. S'il fallait encore les refaire au propre, le travail serait tel que je reculerais devant la difficulté et que tu n'aurais plus rien du tout. D'ailleurs entre cousin et cousine on n'est pas si gêné qu'on ne puisse se passer quelques incorrections de style.

Je suis ennuyé d'apprendre que tu n'es pas encore complètement remise de ta chute. Tu as dû te faire joliment mal pour que cela dure si longtemps. Comment vas-tu à présent ?

Parlons de la barbe de Max. Sincèrement je trouve que la barbe lui va pas mal du tout. Le seul inconvénient de ce genre d'ornement c'est de le rendre méconnaissable, vu que je ne l'ai reconnu que de dos à sa démarche. Enfin ! tu es meilleure juge que moi dans la question et tu pourras accabler ton cher frère de tes lazzis les plus acérés, mais je t'invite à l'indulgence car vraiment sa barbe est bien, c'est aussi l'opinion de Guite.



*Anne-Marie, Tèrese, Geneviève, Max Henry*

Je ne t'avais pas parlé dans ma dernière lettre de Marie-Louise (*filie de Caroline Dupont-Toison n°5 des 22*), tout simplement parce que je n'ai pu la voir lors de ma dernière permission. C'est que c'est le diable de la trouver chez elle aux Carmes Lierres, car elle est toujours absente en dehors des repas. D'ailleurs nous continuons à avoir de fort bonnes relations et il y a 4 jours je recevais d'elle une lettre de 4 pages. Elle paraît fort contente de sa nouvelle situation et a chassé son légitime cafard.

Mes compliments à Pierre (*Pierre Henry, jeune frère d'Anne Marie, 19 ans, très petit de taille*) d'avoir voulu s'engager. Peut-être sera-t-il plus heureux dans quelques mois quand il aura gagné les quelques kilos qui lui manquent encore.

Bonnes nouvelles de toute la famille. André toujours en Alsace, René dans l'Aisne, Albert en mouvement : mis au repos près de Compiègne. Maman commence à broyer sérieusement du noir. Elle a fait preuve de beaucoup de courage jusqu'à présent mais vraiment la guerre est si longue, l'avenir si sombre ....

Ici, je soigne pas mal de civils : quand je ne pense pas les guérir je les fais administrer (!) (*l'extrême onction*) C'est tout ce que je leur demande en retour de mes soins et... de mes dérangements de nuit (très fréquents).

Je t'embrasse bien affectueusement ma chère Anne-Marie en te chargeant de transmettre mon meilleur souvenir à tous les tiens et notamment à Robert.

Ton cousin affectionné

Michel

**6 février 1917 - Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry**

Aux Armées, le 6 février 1917

Ma chère Anne-Marie,

J'ai bien reçu ton journal et je l'ai lu avec un intérêt croissant. C'est un vrai drame où l'action se corse progressivement jusqu'au coup de théâtre du 25 août (1914) que l'on sent venir tout doucement. Le choix des détails, des portraits et des scènes caractéristiques est parfait :

portrait du vieux garçon égoïste, suivi de la réception des soldats à la maison, la joie de la bonne “toujours à l’aise au milieu des soldats“. La lecture du journal local autrefois détesté aujourd’hui accueilli avec transports. Voilà des scènes qui intéressent chacun, parce que chacun les a vues chez lui dans le Nord, dans le Midi, dans l’Est et dans l’Ouest. Rien de banal, pas de phrases creuses et ronflantes seulement des choses vues, une reproduction cinématographique presque : les Maupassant et les Daudet ne procèdent pas autrement ; ils ne font pas des phrases, ils reproduisent seulement ce qu’ils ont vu.

Mes compliments !

Je te remercie pour le fanion de Montmartre. J’en possède un que papa m’a envoyé dans sa première lettre de guerre. (Tu reconnais là un digne frère de ma tante Cécile ? n’est-ce-pas ?)

Tu me dis que tu n’as pas reçu ton journal. Cela m’étonne, je suis pourtant certain de te l’avoir renvoyé. Serait-il égaré ? Je souhaite que non car c’est un travail que de reprendre 16 pages ! J’en sais quelque chose.

Pour mon journal, je ne suis pas pressé de le recevoir, il m’encombrerait plutôt. Je préfère que tu le gardes jusqu’à la fin de la guerre. Si je suis tué, je te le lègue. Es-tu satisfaite ? Remarque bien qu’il n’est pas question de cela pour le moment et que tout en t’écrivant je me chauffe les pieds empantouflés près d’un bon feu à 7 ou 8 kilomètres des messieurs-à-tête-de cochons d’en face mais évidemment cette quiétude aura une fin et je crois bien qu’au printemps nous aurons notre tour.

Ne crois pas, en effet, que les territoriaux ne connaissent que l’arrière. J’ai fait avec eux 2 périodes de première ligne sans interruption qui ont duré la première 9 mois, la seconde 5 mois. Enfin, nous étions à la bataille de Verdun, et bien qu’on nous ait seulement chargés des travaux de 2<sup>ème</sup> ligne nous avons perdu au bataillon (800 h) jusqu’à 60 hommes dans la même journée.

Cela pour dissiper tout malentendu. Certes, j’ai eu de la chance d’être envoyé dans un régiment territorial, à mon âge, mais enfin ! Cette veine n’est que relative, elle pourrait cesser brusquement.

La nouvelle de la rupture des Etats-Unis et de l’Allemagne nous fait un bien moral énorme. Plus que jamais nous sommes sûrs de vaincre : il n’est pas possible qu’un tel avantage moral ne nous serve dans nos prochains combats contre un adversaire qui souffre de la faim et qui ne peut plus que retarder sa défaite. Bel appât pour le casque à pointe que l’espoir de retarder de 2 ou 3 ans à force de courage et d’endurance la ruine de son pays.

Quels gaffeurs que ces Boches !

En août 1914, ils avaient tout en main pour réussir contre la France et la Russie. Quel besoin de se mettre à dos la Belgique et l’Angleterre ! A présent : même gaffe, même bourde. Un peu moins de canons et plus de cervelle eût mieux fait leur affaire.

J’avais déjà entendu parler de la jeune fille des Deux-Sèvres. Les éléments me manquent pour que je puisse me faire une opinion de cette voyante. Mais je t’avoue qu’en matière de miracles je suis, non pas incrédule, mais prudent, méfiant même. Rien ne fait plus de tort à la Religion que le faux miracle et le faux prophète. Et ils sont légions les pseudo-miraculés qui ne sont que de simples hystériques. A Lourdes, ils sont peut-être 10 contre 1 miraculé véritable.

Il ne faut pas oublier que l'hystérique simule toutes les maladies : coxalgie, paralysie, appendicite (\*). Seuls des médecins très expérimentés peuvent faire le diagnostic exact de ces simulacres de maladie. Aux yeux du profane, ces malades peuvent paraître guéris sur le passage du St Sacrement et se mettre à marcher, alors qu'en réalité leurs organes n'ont jamais été malades mais seulement leur esprit. La suggestion suffit à les rétablir. Donc prudence ! méfiance ! Au nom de l'Eglise.

Je t'embrasse bien affectueusement, ma chère sœur, et te charge de me rappeler au bon souvenir de toute ta famille.

Ton cousin Michel  
Que devient Michel H ? (*Henry*)

(\*) La paralysie hystérique est un cas ultra-banal : j'en ai vu plusieurs dans les hôpitaux. Ces malades qui ne peuvent remuer un orteil sont remis sur pied en quelques heures par la suggestion, électricité, pilules bleues.

**14 février 1917-** *Messenger de Saint Saulve - Cécile Dupont-Henry à ses frères et sœurs*

J.M.J.

Angers 30 Bd du Château, le 14 février 1917  
(*manuscrit pages 89 à 92*)

Puisque vous avez aimé les lettres de notre cher Paul, je vous donne aujourd'hui la terminaison d'une conférence qu'il a donnée au régiment très peu de temps avant la guerre. Le cher enfant a mis en pratique les conseils qu'il donnait à ses camarades. Je suis persuadée qu'à l'annonce de la mobilisation il a eu l'intuition que le Bon Dieu lui demanderait le sacrifice de sa vie. Il nous a écrit : "Je suis troupe de couverture, on fera son devoir !" Un camarade m'a écrit qu'il savait qu'il avait fait le sacrifice de sa vie. Il est tombé sur le coup et n'a pas eu comme notre cher Jacques le temps de renouveler ce sacrifice et d'édifier ceux qui l'entouraient et ceux à qui cette mort splendide a été relatée, mais il nous est très consolant de savoir que le cher Paul avait conscience du sacrifice qui lui était demandé et l'offrait généreusement. Nous sentons, n'est-ce pas, ma chère Marie, que ces morts nous rapprochent de Dieu et non seulement celles-là, mais toutes les morts de la famille car toutes ont été édifiantes et certaines profondément. Et puisque nous nous les admirons et qu'à leur lumière nous nous rendons compte que l'essentiel de la vie, c'est de bien mourir, vivons donc comme nous voudrions avoir vécu quand nous serons à notre dernière heure.

Comme je vous le disais dans le dernier Messenger, nous avons ici une œuvre de réfugiés qui m'occupe plus que je ne puis vous le dire ; j'ai dû en accepter la présidence et la responsabilité, ce n'est pas une sinécure. Les secours nous viennent providentiellement comme aux Petites Sœurs des Pauvres. Nous n'avons demandé qu'à 8 ou 10 personnes au plus, or depuis le commencement de novembre où l'œuvre a fonctionné nous avons reçu à peu près un millier de francs, on nous apporte, on nous envoie.

Nous avons reçu de Monseigneur Rumeau, de Monseigneur Luçon, ce qui nous a bien touchés ! de Loulou !! ou plutôt de la Supérieure vicairie et encore une fois sans demander. On secourt les malheureux, on trouve des places, on reconforte, etc. On a organisé aussi des offices religieux pour les réfugiés. Nous trouvons beaucoup de sympathie dans la Société, une partie des dames de notre Comité sont angevines. Je vous ai dit cela pour que vous vouliez bien m'excuser de vous écrire moins souvent. Que Jeanne-Gonzague m'excuse de ne pas avoir

répondu à ses vœux et veuille bien agréer les miens par le messager, de même Lucie, Henriette et les autres.

Max est actuellement en vacances. Il a pu suivre fort bien les études du Séminaire, il y a un progrès notable dans sa santé et nous avons bonne confiance que c'est enfin la guérison. Yvonne est fort tenue à Paris avec ses bébés, elle habite fort loin de la famille "parisienne" et a le regret de n'en pas profiter. Pas contre ils sont près du séminaire d'Issy et reçoivent les visites de Max et Pierre, celles de Max sont rares mais on va le voir. Nous avons toujours de bonnes nouvelles de Robert, il a reçu récemment une carte de ma belle-sœur, Pauline Henry, la première, elle est toujours à Poursu mais espère être rapatriée. Nous avons eu comme vous un froid terrible. Et hier, une forte inondation dans notre salle à manger par suite de la rupture d'une conduite d'eau.

Je vous embrasse bien affectueusement

Cécile

Reçu le 14, expédié le 15 février 1917

### **Péroraison\* du discours de Paul sur la Bataille de Sedan**

Le présent fera-t-il oublier le passé ? Sedan\* reconstruit ferait-il oublier Sedan saccagé ? C'est ce qui est à craindre à la longue et ce qu'il faut à tout prix éviter. Cherchons dans l'avenir à réparer nos hontes par nos triomphes, n'oublions jamais nos désastres, ils nous stimulent.

Comme le disait le Général NIOX\* terminant un livre sur la guerre de 70\* :  
*« Je ne vous parle ni de haine, ni de revanche. Ce sont des mots qui font beaucoup de bruit et qu'on entend souvent dans la bouche de ceux qui aiment mieux parler qu'agir.*

*Je vous dis seulement :*

*Que chacun connaisse son devoir et soit à même de le remplir !*

*Soyez fermes dans le danger ; aimez votre Patrie !*

*Et dévouez-vous jusqu'à la mort au Drapeau qui en est le symbole ! »*

\*Conclusion

\*Le 2 septembre 1870 l'Empereur Napoléon III subit une défaite à la tête des troupes françaises, assiégées à SEDAN. Il est contraint à se rendre et l'armée française à capituler. Cette défaite restera une tache dans l'histoire de France, et sera une des causes de la guerre de 1914-18 - [https://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille\\_de\\_Sedan](https://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille_de_Sedan)

\*Gustave Léon NIOX - [https://fr.wikipedia.org/wiki/Gustave\\_L%C3%A9on\\_Niox](https://fr.wikipedia.org/wiki/Gustave_L%C3%A9on_Niox)

\* [https://fr.wikisource.org/wiki/La\\_guerre\\_de\\_1870,\\_simple\\_r%C3%A9cit](https://fr.wikisource.org/wiki/La_guerre_de_1870,_simple_r%C3%A9cit)

Aux Armées, le 26 février 1917

Ma chère Anne-Marie

Cette semaine ayant été plus mouvementée pour moi que les précédentes, il ne faut pas t'étonner si je suis quelque peu en retard avec toi !

Nos pérégrinations ne sont d'ailleurs pas terminées. Je profite d'une journée de calme et de repos pour continuer mon journal qui hélas n'avance pas vite. La guerre pourrait bien se terminer avant lui ! Cette éventualité serait terrible (pour le journal) car dans la période fébrile qui suivra la conclusion de la Paix où chacun s'efforcera de rattraper le temps perdu, où trouver les heures nécessaires à la rédaction d'un Ouvrage de cette Importance ?

J'ai déjà 24 ans, il me faut encore deux années de médecine au strict minimum, en supposant que je ne me spécialise pas, puis il faudra trouver une situation, courtiser en même temps une jeune fille et lui pondre des lettres de 8 pages tous les jours afin d'entretenir le Feu Sacré. Que deviendrait mon pauvre journal dans cette bagarre !

Aussi hâtons-nous !

Tu m'as donné l'exemple de l'activité en m'envoyant d'un bloc 20 pages très intéressantes, parmi lesquelles le récit de la femme ed'Muno m'a beaucoup amusé. C'est du Molière !

Je me repose dans une confortable maison bourgeoise des fatigues de ces derniers jours. Confortablement installé au bureau entre deux 'griffons bruxellois', 1 'angora', un perroquet et un serin qui bougonnent tous ensemble de concert avec une cuisinière moustachue, je songe aux péripéties de ces derniers jours.

Rassure-toi, il n'y eut pas de sang versé...

Tout se passe à l'arrière, à 10 km des Boches.

C'est d'abord le départ en coup de vent de Plessy-Brion où nous étions installés depuis 6 semaines. A 11 heures, nous ne savions rien, à 6 heures du soir nous étions partis. Il m'a fallu quitter ma bonne vieille Madame Mathurine qui sanglotait ! [Que certaines personnes ont donc le cœur sensible].

Nous voilà donc pour la millième fois sur une grand 'route, sans gîte assuré, comme des vagabonds.

A minuit, nous arrivons dans un village bondé de troupes. Heureusement, le fourrier\* nous a trouvé un cantonnement. De plus, chance inespérée, il m'a trouvé une chambre au n°26 de la rue de Noyon. J'y vole, j'y frappe. Pas de réponse. J'entre, je frappe à la 1<sup>ère</sup> chambre, un soldat, en chemise fort courte, vient ouvrir. Il me raconte que la chambre est occupée par son lieutenant ....

"Le contraire m'eût étonné" fis-je en moi-même stoïquement, et j'allais chercher une place dans le cantonnement des troupes. En se serrant un peu, mes brancardiers purent me caser.

Et cette nuit-là, je revis la chambrée dans toute sa splendeur, la chambrée que je ne connaissais plus depuis 26 mois, la chambrée de campagne où l'on est couché pêle-mêle sur de

la paille vieille de 4 mois agrémentée de tous les détritrus et parasites laissés par nos prédécesseurs, la chambrée bruyante, la chambrée puante, la chambrée enrhumante, La Chambrée en un mot.

Le lendemain, à mon réveil, un brancardier s'adresse à moi : 'Monsieur le Major, un quart ed'jus'-'Volontiers'. Il prend son quart, en essuie scrupuleusement, le bord avec le doigt, le remplit d'jus et me tend ce nectar. Je le bois d'un trait en fermant les yeux et en évoquant des pensées gaies.

Toute la journée suivante, je l'ai passée à chercher une chambre. J'ai enfin trouvé et fort bien comme je te l'ai dit.

Tu vois que cet incident sur une mer calme n'a rien d'effrayant mais c'est un signe précurseur.

Je t'embrasse bien affectueusement ma chère Anne-Marie, en te chargeant de mes meilleures amitiés pour toute ta famille.

Ton cousin

Michel

*\*Fourrier, est un grade militaire, généralement du rang de sous-officier, et attribué au chargé de l'intendance.*

### **7 mars 1917 – Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry**

A. a. (aux Armées), le 7 mars 1917

Ma chère Anne-Marie,

Je reçois ta bonne lettre et ton journal au moment même où j'allais prendre la plume pour t'écrire. En lisant ton journal, je me sens une secrète jalousie pour les soldats que vous avez logés à Brévilly. Comme vous avez dû les gâter et les choyer. Je suis sûr qu'en vous quittant ils devaient se sentir émus de tant de dévouement et de patriotisme. Tes observations concernant les officiers de cavalerie et d'infanterie sont très justes : la différence entre les deux armes va en s'accroissant chaque jour davantage, car les officiers d'infanterie actuels sont pour la plupart d'une 'simplicité' vraiment étonnante. L'un de nos officiers est garçon de ferme, un autre menuisier, un autre cantinier d'autres sont receveurs buralistes : cette dernière profession est très en honneur dans mon régiment car les sous-officiers rengagés devenus fonctionnaires civils sont légions.

Les cadres de la cavalerie sont sensiblement les mêmes qu'au début de la guerre.

J'ai changé quatre fois de cantonnement depuis ma dernière lettre. A présent nous sommes logés dans une ferme, je n'ai d'autre chambre que le bureau de bataillon où je couche en compagnie de l'adjudant. Toute la journée, le bureau est envahi par une armée d'officiers et de plantons qui péorent à qui mieux mieux pour le malheur des correspondances.

Ainsi ne faut-il pas t'étonner si mon journal de guerre devient d'une platitude désespérante. Je te le recommande comme remède efficace contre l'insomnie. Moi-même, je m'endors en l'écrivant.

Ici aussi, on parle beaucoup de Claire Ferchaud\*. Hier soir, j'ai lu une lettre d'une personne qui l'a vue et qui lui a causé. Que d'imprécisions ! 'Elle aurait dit que .... ' – 'Si ma mission réussit...' En somme d'après cette 'voyante' pour que la France soit sauvée, il faut qu'elle adopte la bannière du S.C.\*, le miracle aura lieu si le Gouvernement reconnaît le S.C. Mais ne vois-tu pas que c'est cette condition qui constitue un miracle. Le miracle par lequel les Malvy et autres reconnaîtraient le S.C. est beaucoup plus grand que le miracle de la Victoire.

Que dirais-tu d'un médecin qui promettrait à un malade la guérison s'il supporte un bain de 20 minutes dans l'eau bouillante ! La difficulté réside dans l'accomplissement de la condition. De même les rats autrefois trouvèrent le moyen infallible d'échapper à la dent de Raminagrobis\*... ! La difficulté fut d'attacher le grelot.

Et voilà pourquoi je me défie de cette petite Claire Ferchaud que je considère comme une hystérique qui aura eu la tête montée avec l'histoire de Jeanne d'Arc.

Cette tendance à imiter Jeanne d'Arc est tout à fait caractéristique : cette seule raison suffisait à diagnostiquer l'hystérie.

Je t'embrasse bien affectueusement, ma chère Sœur, et te charge de mon meilleur souvenir pour tes parents ainsi que Thérèse, Geneviève, Nel et Jehanne.

Ton cousin Michel D.

Que devient Michel Henry ?

*\*Claire Ferchaud (1896 -1972), religieuse sœur Claire de Jésus Crucifié, est une mystique dévote du Sacré-Cœur de Jésus qui pendant la Première Guerre mondiale s'est fait confier une mission par le Christ.*

*\*S.C. Sacré Cœur*

*\*Louis Malvy ministre de l'Intérieur lors de la Première Guerre mondiale.*

*\* Raminagrobis : Nom donné par plaisanterie au chat.*

**8 avril 1917 – Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie**

Secteur 73

A. a. (aux armées) le 8 Avril 1917

Jour de Pâques

Inutile, ma chère Anne-Marie de te souhaiter une bonne fête de Pâques

1°) parce qu'il est un peu tard.

2°) parce que tu n'avais pas besoin de mes souhaits pour fêter de Joyeuses Pâques. Les derniers succès des Alliés à Bagdad et dans le Nord et surtout la décisive intervention de l'Amérique ont suffi, je suppose, à ton bonheur.

Ta dernière lettre étant datée du 19 mars je suis bien en retard avec toi. La raison ? Ma dernière permission. Oui, ma chère, j'ai trouvé moyen de me faufiler entre deux suspensions de permission et d'aller passer 7 jours à Paris du 25 mars au 2 avril.

J'ai de bonnes nouvelles à te donner de tout le monde et particulièrement de ma famille. J'ai pu constater surtout que nos derniers succès avaient relevé d'une façon vraiment prodigieuse le moral de tous. Quelle amélioration sous ce rapport depuis novembre ! Maman elle-même devient optimiste ! alors...

Bien que chacun s'attende maintenant plus que jamais à ne retrouver de sa maison que cendres et ruines, on en prend très courageusement son parti. Papa répète à satiété « qu'il faut s'en remettre à la Providence » et ne se fait pas de bile du tout. Sous le rapport de sa sainteté il enfermerait, je n'en doute pas Monsieur Dupont\* le saint homme de Tours. Ce n'est plus de la piété, c'est du mysticisme. D'ailleurs cette tournure d'esprit est une chose excellente sous tous rapports, car elle lui permet de se réjouir de tous les malheurs qui peuvent lui arriver.... Ad Majorem Dei Gloriam \*.

C'est charmant !

Guite est toujours la petite sœur affectueuse au possible et débrouillée à la fois pratique comme une bonne ménagère ... et artiste car elle chante divinement.



Marie-Thérèse qui est presque constamment à la maison (et très peu à Coulommiers) consacre son temps à l'éducation d'une très gentille, très jolie, très intelligente et très insupportable demoiselle qui a nom Monique. Cette intéressante personne âgée de 3 ans ½ sait par cœur une vingtaine de chanson qu'elle chante très en mesure, s'il vous plait, et quelques bribes de fables de la Fontaine. A tel point que son répertoire dépasse déjà de beaucoup celui de son oncle. Elle connaît les lettres de l'alphabet et tous les mots du dictionnaire et commet toutes les gaffes que peut commettre un enfant terrible !

Je comptais bien aller voir Max, j'en ai été dissuadé par plusieurs personnes qui m'ont affirmé, et je les crois volontiers, que les visites de parloir étaient supprimées en temps de Carême. J'ai donc remis avec beaucoup de regret ma visite à Max au mois d'août.

De la famille Dupont je n'ai d'ailleurs vu personne cette fois-ci à l'exception de tante Alice et de ses enfants. Dadie repique un peu depuis le mois de novembre : elle a même bonne mine mais elle n'est plus le gros poupon rose d'autrefois, elle ne sera jamais qu'une mince et frêle jeune fille type anglais. Tout à fait charmante d'ailleurs et très musicienne.

Ma tante Alice, réputée nerveuse, a un moral extraordinaire : la grâce divine l'a évidemment soutenue. Elle parle déjà de reconstruire la Briquette comme d'une chose très banale. Or la Briquette n'est certes pas encore démolie et je l'espère ne le sera jamais...



*La Briquette après la guerre*

Actuellement, en effet que j'ai pu constater de visu ce que les Boches ont fait des territoires évacués je puis dire que tout n'est pas saccagé : sur 8 villages que j'ai vus 2 seulement sont détruits. La campagne a son aspect coutumier sauf quelques arbres abattus le long des routes ou à quelques mètres dans la campagne. On dit qu'ailleurs le pays est plus dévasté... possible ! Mais on dit tant de choses que je ne me fie plus qu'à ce que je vois, or ce que je vois est plutôt rassurant pour nous.

Pour le moment, il est certain que nous avons toutes les guignes. A présent que l'Armée Anglaise commence à peser sérieusement dans la balance, l'Armée démocratique russe\* se croise les bras en acclamant la Liberté. Pendant ce temps, les Boches dirigent contre nous les quatre cinquièmes de leurs forces. Voilà, je crois, la vraie raison de nos échecs en Champagne. Peut-être y eut-il des fautes commises mais je ne leur attribue qu'une importance secondaire. A la guerre, il n'y a la plupart du temps que fautes sur fautes des deux côtés, et finalement la victoire reste aux plus forts, ses fautes étant équilibrées par celle de l'adversaire. Y a-t-il là une raison de se décourager ? Nullement, puisque tout se passera 'autrement' que nous le pensons. Il y a des facteurs inconnus x, y et z qui viendront changer la situation en faveur de tel ou tel adversaire. Dans l'ignorance où nous sommes de ces facteurs, à quoi bon prononcer un jugement ?

Ce "x" peut être un réveil soudain de l'Armée Russe et de l'Italienne, une intervention neutralisant la torpille. Une résolution allemande. Un miracle. Que sais-je ? Peu importe mais 'il' existe.

Je me trouve dans un patelin incendié à 5 km des lignes, assez copieusement marmités\* certains jours. Mieux vaudrait une bonne tranchée dans un secteur plus calme. La nuit nous allons travailler jusqu'à l'aube. Les Boches nous envoient quelques fusants qui n'ont d'autres effets que l'aplatissement de tous les poilus. Albert se trouve dans la région de Craonne. Il n'est pas gai à en juger par ses lettres. Je le comprends. Peut-on imaginer un temps de fiançailles (le plus beau de la vie !) aussi désagréable.

André est toujours en Alsace. Il a quitté les environs de Remiremont (il a vu ma tante Claire et sa fille) pour la région d'Altkirch. Mais ces lettres étaient empreintes d'un grand respect pour la censure, je ne puis savoir où il se trouve exactement.

Ton journal me captive. Il est si naturel, si vrai, si sincère : mais quelle mémoire tu as pour te souvenir des noms des officiers que vous avez logés !

Je t'embrasse bien affectueusement ma chère Anne-Marie, en te chargeant de mon meilleur souvenir pour toute ta famille. Mes compliments à Robert.

Michel

*\*Léon Papin-Dupont 1797-1876 décédé à Tours, est un ardent défenseur du culte catholique du XIXe siècle, surnommé « l'apôtre de la Sainte Face de Jésus » et « le saint homme de Tours ».*

*\*Ad Majorem Dei Gloriam ou AMDG (« Pour une plus grande gloire de Dieu ») devise des membres de la Compagnie de Jésus autrement dit les Jésuites.*

*\*marmite : bombardé, marmite : obus*

*\*La Russie après la révolution (février 1917) signe avec l'Allemagne la paix de Brest-Litovsk 3 mars 1918*

### **5 mai 1917 – Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry**

Qu'est devenu Michel Henry ?

Aux Armées, le 5 mai 1917

Ma chère Anne-Marie,

Ta dernière lettre m'a bien amusé. Ton humoristique récit d'excursion m'a rappelé bien de doux souvenirs de Brévilley, et particulièrement la promenade à la frontière belge le soir même de mon arrivée en 1911 et l'excursion de Montmédy la même année avec 4 vélos pour 7, Nel, Thérèse et Geneviève étant à cheval sur les cadres de leurs frères ! Paul avait un vrai talent d'organisateur, étant à la fois inventif et décidé.

Il avait toujours une excursion préparée d'avance et exécutée sans tergiversations. Je ne t'ai cité que deux excursions dont tu étais mais je me souviens d'une foule d'autres, à Bouillon, à l'Abbaye de .... etc... Les noms ne me reviennent plus. Et la pêche au verveux, les expéditions en barques, les bains etc. etc. Paul avait plutôt le caractère autoritaire mais c'est précisément à cause de cela qu'il organisait si bien et que les excursions projetées étaient réalisées sans vaines discussions. Et cet exemple démontre la supériorité d'un régime d'autorité sur un régime de 'parlementations'. Sous ce rapport, je vois que tu tiens beaucoup de Paul et je t'en félicite.

Je vois que tu te laisses un peu aller au découragement. Evidemment, l'échec de l'offensive de Champagne y est pour beaucoup. Mais pourquoi songer au futur, à ce qui 'peut' arriver : il vaut mieux vivre au jour le jour en pensant que quoiqu'il arrive on n'aura jamais un sort beaucoup plus triste que celui qui nous frappe en ce moment. Imagine-toi qu'en mai 1914 tu aies eu connaissance de ce qui allait se passer : l'invasion, un deuil affreux, un frère prisonnier, 3 années d'exil. Tu n'aurais peut-être pas pu supporter une telle épreuve. Actuellement, tu les subis et tu les supportes comme tout le monde. Pourquoi ne supporterais-tu pas les épreuves à venir avec le même courage. L'essentiel est de ne pas songer à ce qui

‘arrivera peut-être’ mais à ce qui est ou à ce qui ne trouve beaucoup plus de sujets de consolation dans le domaine du passé que dans celui de l’avenir.

Qui peut dire comment évoluera désormais cette guerre ? Vers la famine de l’Angleterre ou le découragement des alliés de l’Allemagne et de l’Allemagne elle-même

*(manque la fin de cette lettre)*

**27 mai 1917** – *Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry*

Aux Armées, le 27 mai 1917

Jour de la Pentecôte

Ma chère Anne-Marie

Cette fête de la Pentecôte me remémore et fait vivre à mes yeux avec plus de netteté que de coutume certains beaux jours du temps jadis.

C’est la première Communion d’Albert le jour de la Pentecôte 1899, au collège St Ignace de Dijon, celle d’André l’année suivante : au même collège. La mienne le 31 Mai 1903 à Notre-Dame de Boulogne, celle de Marie-Thérèse à Conflans en 1902, celle de Guite et la tienne le jeudi avant la Pentecôte de 1906 à Lindthout (*en Belgique, au Sacré-Cœur*), celle de Pierre à Florennes en 1908, suivie d’une grande réunion de famille au célèbre hôtel St Roch.

»



*« Anne-Marie fait sa 1<sup>ère</sup> communion à Lindthout le 31 Mai 1906 avec sa chère petite cousine Marguerite Dupont » (Cécile- Messenger n°22)*

Ne trouves-tu pas que ces doux souvenirs nous délassent de la monotonie sombre des jours présents et mettent une trêve à nos préoccupations d’avenir.

Pour ma part, le meilleur remède contre le spleen, c’est une excursion dans le passé. Je te le recommande.

Je t'envoie quelques nouveaux feuillets de mon journal. Tu jugeras qu'ils sont très moches. Par ce temps de chaleur et dans la bousculade d'un bureau de bataillon, je suis aussi peu en forme que possible. J'écris sans goût comme s'il s'agissait d'un devoir de rhétorique. Aussi je crois que tu seras prise d'une irrésistible envie de bâiller en lisant ces récits peu intéressants pour qui n'en fut pas témoin, mais l'essentiel c'est l'enregistrement des souvenirs. Plus tard, si j'en ai le temps je ferai les retouches nécessaires.

Mais à propos de journal, je vais te gronder ma chère cousine car je trouve que tes mémoires n'avancent pas vite. Au lieu de rattraper le temps perdu, tu accumules ton retard. Il t'a fallu 10 mois pour raconter 3 semaines de guerre : c'est pas beaucoup et je crains que la guerre ne se termine avant ton journal. Or il ne faut pas compter sur les loisirs du temps de paix pour achever l'ouvrage : tu auras d'autres occupations et sans doute d'autres correspondances.

Mais tout en accélérant, garde-toi de les abréger. Ton journal perdrait tout son intérêt si tu te bornais à une énumération sèche des faits. Ce qui intéresse en effet ce sont les détails et plus il y en a mieux c'est.

J'ai l'audace de te gronder mais je me demande si je ne vais pas être grondé à mon tour. Je ne suis pas sûr du tout que les feuillets où il est question de jolies infirmières méritent ton appréciation. Pourtant ne fais pas de jugements téméraires : n' imagine pas des choses qui n'ont jamais existé. Un petit fait bien innocent c'est tout. Ce qu'il y eut, fallait-il l'omettre ? Dans ce cas et si j'épluchais tous les faits susceptibles de déplaire à tel ou tel, mon journal va devenir un long [*passage illisible*] d'être.



*Michel*

Je viens d'être promu au grade d'aide-major de 2<sup>ème</sup> classe (sous-lieutenant). C'est une amélioration sérieuse dans mon existence car j'ai quitté la société des sous-offrs pour celle des officiers.

Il est probable que je changerai de régiment avant peu pour passer dans l'active. D'un certain point de vue, je ne serai pas fâché de me trouver dans un milieu plus jeune : le métier de Benjamin n'est jamais très folichon (mon médecin chef m'appelle "le premier communiant")

Bonnes nouvelles d'André (Altkirch), d'Albert (Craonne) et de René (Berry-en-Bac). La famille a vu Mimie [*Toison ? fille de Caroline*], toujours charmante et ravissante mais peu expansive et muette sur sa vocation.

Mon meilleur souvenir à Robert, Max et Pierre quand tu leur écriras. Mes meilleures amitiés à mon oncle et à ma tante, à Thérèse, Geneviève, Nel et Jehanne.

Je t'embrasse bien affectueusement ma chère Anne-Marie.

Ton cousin Michel

**9 juin 1917** - *Message de St Saulve - Cécile Dupont-Henry à ses frères et sœurs*

Angers 30 Bd du Château, le 9 juin 1917  
(manuscrit pages 179 à 186)

Je joins au Message les ravissantes fables de Charles Dupont.

Je réitère notre désir de la Consécration de la famille au Sacré-Cœur à Montmartre et j'adjure nos frères et sœurs de Paris de ne pas tarder davantage, il convient qu'elle soit faite en juin et le plus près possible de la fête du Sacré-Cœur qui a lieu Vendredi prochain 15. Vous savez que les évêques de France ont fait le vœu de célébrer solennellement cette fête le Vendredi jour désigné par NS à la Bienheureuse Marguerite-Marie tandis qu'elle était habituellement remise au Dimanche. Que tous ceux qui n'en sont pas empêchés par leurs devoirs d'état aillent donc à la messe et communient ce jour-là et assistent le soir au Salut. Nous devons bien cela au Sacré-Cœur et à nos chers soldats, gênons-nous pour eux pendant qu'ils s'exposent pour nous, nous ferons l'office de Moïse élevant ses bras vers Dieu tandis que les Israélites combattaient dans la plaine.

Pour en revenir à la Consécration de la famille, que Pierre qui va recevoir directement le Message propose de suite un jour à Albert et à Pierre Collette. Si ce jour leur agréé, qu'ils préviennent de suite les autres "parisiens et parisiennes" afin que tous se rendent à Montmartre. N'oubliez pas Alice qui est aux portes de Paris, mon fils Charles, 15 rue du Hameau, Paris 15ème, Max, 59 bis rue Ernest Renan à Issy et mon petit Pierre qui est avec François, 2 rue de la Vieille Eglise à Versailles. Et, nous autres qui sommes en province, nous désirons être prévenus par lettre ou dépêche, arrangez-vous pour n'oublier personne, Rouen, Saint-Etienne, Angers, Remiremont, Hesdin, Angoulême, Arles etc... Lake Forest. Les enfants seront prévenus par leurs parents ; je réclame cependant qu'on écrive à Mimi. Chère Mimi que j'ai vue bien courageuse à Rouen le mois dernier. J'ai passé un bon séjour sous le toit hospitalier d'André et de Lucie dont la maison a été rendue vraiment élastique pour la circonstance. C'est à notre chère Maman que j'ai dû ce voyage et je lui en exprime toute ma reconnaissance. J'ai été fort heureuse de ces quelques jours de réunion de famille, chose si rare et si désirée. J'ai trouvé Maman exactement comme il y a un an lors de son séjour à Angers. Dieu daigne nous conserver une vie si précieuse !

Notre fils Pierre a été injecté dernièrement contre la diphtérie, il est en convalescence. Anne-Marie est à Paris depuis huit jours chez Charles et Yvonne et très heureuse de ses petites vacances.

Nous avons eu le chagrin de perdre notre neveu Albert Jenvrin, 20 ans, tué le 16 avril au Chemin des Dames (il était du 132ème d'infanterie), au moment où Pierre et Marie étaient anxieux au sujet de leur Charles. Albert Jenvrin avait écrit sur son carnet de notes : "Il se prépare

actuellement une formidable offensive sur l'Aisne... Je suis agent de liaison. Le moral est bon, on espère que les Boches se retireront devant le bombardement. S'ils résistent, nous les culbuterons ! Devant ce coup suprême, je suis enthousiaste ; j'ai communiqué ce matin. J'attends l'heure sans appréhension. J'avais toujours envisagé avec confiance ces instants d'épreuve. Je suis et reste croyant et resterai Français. "

J'ai entendu dire que trois des jeunes gens qui avaient quitté Douai avec Jean et Albert Toison ont passé la frontière ; quels sont-ils ? A-t-on des nouvelles de nos chers neveux ? Michel Henry a été légèrement blessé près de l'œil, il va aller en convalescence chez ses grands-parents à Colombes.

Je voulais dans ce Messenger vous exprimer mes sentiments à l'égard du Souverain Pontife dont la manière d'agir est si fréquemment critiquée. Je crains d'être longue, mais tant pis, vous me pardonnerez, nous désirons connaître la vérité, mais tant de journaux la cachent, peut-être ceux que lisent certains d'entre nous et, c'est souvent ainsi que nous sommes induits en erreur.

On a posé en principe dans certains journaux dès le début de la guerre que le Saint Père était pour l'Allemagne et contre la France, cette assertion servait au mieux ceux qui depuis longtemps travaillent à déchristianiser la France ; on a à dessein et suivant les cas, tu ou parodié ses paroles et ses actes, si bien qu'un grand nombre de catholiques croient de bonne foi que le Pape est contre nous. Le Pape étant le Père commun de tous les fidèles devait se tenir en dehors des luttes afin de pouvoir remplir auprès des belligérants la mission de bienfaisance qu'il s'est assignée et qui a soulagé tant de maux ; et aussi afin de pouvoir, à l'issue de la guerre devenir l'arbitre de la paix, rôle qui ne convient qu'à lui.

Bon nombre de ceux qui ont travaillé à la renonciation du Concordat reprochent maintenant au Pape de ne pas prendre parti pour la France qui, dans la personne de ses gouvernants, ne daigne pas le connaître. Quelle incohérence !

Depuis son élévation au Pontificat cependant, Benoît XV nous a donné de nombreux témoignages de sa prédilection ; je ne veux retenir que cette parole : "J'aime la France catholique sans doute, mais je dis plus : j'aime la France tout court." À cette lettre de Benoît XV à L'Evêque d'Autun lui demandant de prier à l'autel de l'Apparition pour que la France, fidèle à ses traditions accomplisse toujours par le monde les gestes de Dieu. Je n'ai pas sous les yeux ce texte qui est très intéressant, si l'un de vous le retrouve, il me ferait plaisir en le donnant.

On a manifesté le désir que le Pape condamne publiquement l'Allemagne, a-t-on pensé quelle répercussion aurait sur nos chers envahis et nos chers prisonniers un tel acte, à quelles atrocités seraient-ils voués ? Le Pape y a pensé lui. Cependant l'Allemagne a été blâmée indirectement et sans doute aussi spécialement mais non publiquement.

En attendant le rendez-vous en esprit pour la Consécration de la famille au Sacré-Cœur à Montmartre, donnons-nous rendez-vous à la Sainte Table à l'occasion de la fête du Sacré-Cœur. Cœur de Jésus, sauvez la France !

Je vous embrasse.

Cécile

Reçu le 7, expédié le 9 juin 1917

**22 juillet 1917** – *Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry*

Aux Armées, le 22 Juillet

Ma chère Anne-Marie

Si je ne t'ai pas répondu plus tôt à ta bonne lettre de juin, c'est que depuis le début de la guerre je n'ai jamais vécu une période aussi mouvementée.

Le 23 juin, j'écris un mot à ma tante Cécile que je confie au sous-lieutenant Chasseriot. Le 25, je vais en permission de 48 heures pour Paris dans l'espoir de voir mes 2 frères. J'arrive 2 heures après le départ d'Albert et ne vois qu'André. Le 28, retour à mon cantonnement. Le lendemain, départ du régiment, cinq jours de voyage. Nous traversons le département que nous habitons et le dépassons. Le 8, je repars en permission régulière de 7 jours et le 18, je suis de retour. J'arrive dans le secteur le plus mouvementé que j'ai jamais connu (pire que Verdun) où l'artillerie ne cesse de tonner jour et nuit. Les saucisses\* pullulent dans les airs (hier, j'en comptais 30, ce qui est un record) et les avions sont extrêmement actifs. Le régiment fait des travaux de nuit en première ligne qui nous coûtent pas mal de blessés. Et tout ceci n'est que le prélude, paraît-il.

Je suis donc tout excusé, n'est-ce-pas ?

J'ai infiniment regretté de te manquer à Paris à quelques jours près. Je ne sais pas si j'ai le droit de te donner des pensées d'orgueil, mais je ne peux m'empêcher de dire que toute la famille ne tarit pas d'éloges sur ton compte *illisible*, ma chère ! et si tu n'es pas contente, il faut t'en prendre à Guite, maman, Tante Jeanne, Dadie etc...

Je me suis cassé le nez à Issy, le mercredi 11 : Max était en vacances, j'ai bien regretté de ne pas le voir encore cette fois-ci. Ce sera pour le mois de novembre.

Robert ? doit jubiler d'être enfin libéré. Si sa santé le lui permet, il va pouvoir se donner aux travaux des champs et rendre peut-être plus de services de cette façon que dans la tranchée. Ma tante Cécile a bien vu clair en le poussant dans l'agriculture : c'est la plus utile des professions et c'est l'une de celles qui offrent les plus belles perspectives d'avenir, surtout en France où les procédés de culture et l'outillage laissent encore à désirer.

Peux-tu me préciser quelles sont les pages de mon journal qui manquent, les dernières lignes qui les précèdent et les premières qui les suivent avec dates. Je te réécrirai ce passage.

Je t'embrasse bien affectueusement ma chère Sœur, en te chargeant des meilleurs souvenirs à toute ta famille.

Michel - S 151

*\*saucisses : ballons d'observation*

**4 août 1917-** *Lettre d'Anne-Marie à Michel Dupont*

Route de Rochefort, Savennières; (Maine et Loire)

Cher Michel

Je te remercie bien de ta bonne et gentille lettre du 22 juillet qui m'a fait beaucoup de plaisir, en un sens au moins, car il y avait bien longtemps que je n'avais plus de nouvelles de toi ; de l'autre, je suis contrariée de te savoir dans une période aussi mouvementée et sans doute

bien fatigué et il est bien probable que cela dure. Voilà une nouvelle offensive commencée. Que va-t-il en être, certains la prétendent arrêtée, je crois que ce n'est pas vrai, nos amis les Anglais avaient si bien promis de taper dur. J'ai été bien désolée de ne pas te rencontrer à Paris, j'aurais eu tant de plaisir à te revoir. Comme aide-major tu vas avoir des permissions tous les trois mois et nous aurons peut-être alors quelque chance de nous rencontrer. Max est aussi bien contrarié de ne pas t'avoir vu mais il avait quitté Issy dès la fin de juin.

Comme tu t'en doutes, Robert est bienheureux..., nous aussi, mais, nous le sommes plus encore depuis que le docteur Thibault, premier médecin d'Angers nous a dit que s'il avait eu quelque chose, il n'avait plus rien, qu'il lui fallait seulement du repos. Il pense être réformé d'ici le 10 août, mais il passe des visites, où les médecins plus fins les uns que les autres lui trouvent quelque chose au cœur. Celui qui a fait la visite suivante ne trouve rien. Vient un autre qui précise le mal et cela n'en finit plus. Fort heureusement ce sont les majors qui ont le plus de galons qui ont trouvé quelque chose au cœur et alors cela ira, car comme tu peux t'en douter Robert se soucie peu de passer dans l'auxiliaire. Son idée est de partir comme stagiaire au Maroc, car actuellement la culture est peu intéressante en France, surtout à cause du manque de main d'œuvre, particulièrement pour le pauvre stagiaire qui doit trimmer dur, pas toujours d'une manière intéressante et sans avantages pécuniaires immédiats. Et comme, ne sachant pas du tout ce que l'avenir nous réserve, Robert sera sans doute obligé de faire sa position lui-même, il semble plus intéressant qu'il aille où son intérêt immédiat et éloigné sera le mieux servi. Il faut voir la pratique avant l'idéal surtout maintenant, par les temps actuels. J'aimerais le voir s'intéresser aux terres de France, mais, le Maroc, c'est fort heureusement un coin de France aussi.

Depuis son retour de Suisse, Robert est toujours soi-disant à l'hôpital, mais dans la pratique il n'y est presque jamais hormis les heures de visite. Il a été quelques temps dans un hôpital où il y avait des Servantes des Pauvres et particulièrement une sœur qui connaît fort bien mon oncle Albert, et qui chante ses louanges pour tous les services qu'il a rendu à sa communauté à Denain. Grâce à elle, Robert réussissait presque toujours à s'échapper, puis il a eu une permission d'agriculture de quinze jours. Depuis huit jours il a changé d'hôpital pour être réformé et il est continuellement à Angers, d'autant plus que nous ne sommes plus près de lui. Je ne sais pas si tu sais que cette année nous passons nos vacances comme les années précédentes à la campagne à douze kilomètres d'Angers dans un joli coin d'Anjou, peu éloigné de la Loire qui a un charme tout particulier à cette époque : des plages de sable fin comme à la mer. Nous passons souvent nos après-midi au bord de cette belle grande Loire, soit à vingt-cinq minutes d'ici à l'île de Béhuard (célèbre par un sanctuaire de la Vierge mis en honneur dès avant Louis XI et Louis XV qui y vinrent en pèlerinage), soit à trente-cinq minutes, avec nos amis de campagne de l'an dernier qui nous font traverser la Loire dans leur barque pour nous trouver sur une fort jolie plage aussi. Aussitôt la traversée faite, nous dressons leur tente, nous nous mettons en costume de bain et nous passons une après-midi gaie et joyeuse qui se termine par le bain traditionnel. Quand nous n'allons pas au bain, nous faisons avec eux de bonnes promenades à pied ou en bicyclette.

Mais je ne t'ai pas dit une chose bien intéressante pourtant : comment nous avons trouvé notre maison de campagne ? A mon retour de Paris, fin juin, on n'avait encore rien de sérieux en vue. Nous avons commencé à battre campagne particulièrement avec Robert mais, c'était à désespérer de ne jamais rien trouver, nous sommes si nombreux cette année : douze en comptant nos deux domestiques !... Or Maman se souvint que lors de ses allées et venues pour les

réfugiés, Monsieur Laurent Bougère, le député avait cherché à la rencontrer pour lui dire qu'il avait appris qu'elle faisait partie de l'honorable famille Dupont, banquier à Valenciennes, qu'il se considérait comme une dette de reconnaissance envers cette famille depuis qu'un de ces Messieurs Dupont (sans doute Louis) avait porté un magnifique discours sur la tombe de son frère banquier lui aussi, qu'il serait heureux en quelque circonstance que ce fut de nous rendre service pour acquitter sa dette de reconnaissance.... et, donc, dis-je,... après cette longue parenthèse, Maman écrivit à Monsieur Laurent Bougère que nous savions propriétaire de nombreuses maisons de campagne, pour lui demander de nous en louer une. Le lendemain son cocher venait chercher Maman à la maison et Monsieur Bougère lui annonça qu'il mettait à notre disposition une de ses maisons de Savennières pour les vacances. En effet. Maman est venue quelques jours après visiter cette maison qu'ils ont meublée au mieux pour que nous y soyons heureux. Trois voitures sont venues pleines de meubles d'Angers et ils ont fait notre déménagement particulier. Voilà ce qui s'appelle bien faire les choses. D'autant plus que nous connaissons une famille qui voulait louer cette maison en meublé, Madame Bougère avait refusé disant que cela lui donnerait trop d'embarras. Le ciel étant avec nous, s'y est mis tout à fait. Les Bougères nous offrent à notre retour à Angers une grande maison "non meublée" cette fois, et encore sans aucun frais de notre part, c'est vraiment bien bon. Nous profitons donc de cette circonstance pour remonter notre ménage, d'autant plus qu'il faut bien peu espérer retrouver quelque chose. De plus après la guerre, toutes nos provinces libérées se jeteront avec un tel acharnement sur les meubles à Paris qu'ils seront chers, mauvais parce que fabriqués en guerre, et sans doute introuvables. Voici comment nous allons procéder : nous acceptons tous les meubles que des amis nous prêtent car nous préférons ne pas précipiter nos achats. Nous avons ce cette manière le salon, la table, le buffet de salle à manger, celui de cuisine, deux lits à deux personnes, un lit pour Jehanne d'Arc, un lavabo..., toute notre batterie de cuisine. Comme nous nous informions de la manière de trouver des meubles, nous avons été Robert et moi en curieux, à l'hôtel des ventes ; un jour où l'on vendait tout un mobilier très soigné d'un dentiste connu d'Angers à la suite de la brouille de ses héritiers. Nous y avons fait quelques excellentes occasions dont Papa s'est trouvé fort satisfait ! Pour la vente suivante nous nous sommes aussi informés de son importance, des anciens propriétaires du mobilier etc. Papa alors nous a remis une somme et nous avons de nouveau fait une série d'emplettes. Il y avait ce jour-là de très belles occasions car on vendait le mobilier d'un jeune ménage qui n'avait été uni que quatre jours. J'y ai acheté comme grosse pièce un lit cage qui n'avait jamais servi. J'ai eu à cette occasion une aventure amusante. Le lit cage acheté j'ai eu envie du matelas, mais il y avait un autre amateur acharné : Oiseau-Besson, c'est le nom de notre grand concurrent, le premier revendeur de la ville, qui achète tout ce qui est en très bon état pour n'importe quel prix, mettant enchères sur enchères. Je me suis arrêtée à soixante-dix francs (mais il faut calculer en plus les dix pour cent c'est à dire donc à soixante-dix-sept francs). Après je l'ai regretté car il contenait une laine superbe et il valait autrement cher, mais nous nous sommes rattrapés. Max, n'étant pas connu chez ce revendeur y a été, et s'est montée amateur du dit matelas que nous lui avons exactement signalé. Il s'est montré si adroit dans l'affaire, ne voulant le prendre que pour quatre-vingt francs, sortant puis rentrant, demandant le prix de draps et d'oreillers etc.... qu'il l'a obtenu pour quatre-vingt-deux francs... Or si j'avais augmenté l'enchère avec mon vilain "Oiseau" je l'aurais certainement eu beaucoup plus cher... Et puisqu'il est de tradition qu'il faut prendre sa misère le cœur léger et l'air joyeux, nous prenons beaucoup de plaisir à ces ventes. Je te dirai que pour l'occasion, je répons au joli nom de Lambert, et, aussi me fis-je appeler couramment,

la mère Lambert... c'est tordant. Nous avons des amis, les Bourré de Maubeuge qui vont aussi à toutes les ventes. Eux répondent au nom distingué de Roland. Tu comprends si nous avons du plaisir ensemble, d'autant plus que nous nous trouvons toujours les uns près des autres, noyés dans cette populace de revendeurs, car, les acheteurs de ces ventes sont à peu de chose près tous des revendeurs... Il y a donc au-dessus de tout l'"Oiseau" à l'œil vitreux, au regard fourbe, tenue soignée, melon sur la tête. Quand il a jeté son dévolu sur quelque chose il ne le lâche jamais, il le revendra plutôt le lendemain avec cent ou deux cents francs de perte pour en être débarrassé, puis viennent tous les revendeurs de second ordre disposant d'un argent assez relatif, ce sont plutôt de pauvres diables, puis quelques autres revendeuses posant même à l'élégance qui achètent des meubles sans valeur et qui vous sortent subitement des billets de cent francs pour les meubles anciens, puis il y a dans le genre plus ordinaire, les acheteurs de métal, puis les revendeurs et revendeuses de literie, puis autre spécialité plus commune, les acheteurs de tous les sales lots de vaisselles ébréchées, casseroles percées, bouteilles vides, instruments rouillés, etc etc..., généralement ceux-là ayant peu de concurrents emportent un lot d'une vingtaine d'objets pour vingt sous et généralement le crieur accompagne la vente de ces lots de réflexions amusantes telles que : "Vas-t-en Léon avec ta saloperie". Mais celle qui excelle à acheter les horreurs, les guenilles comme on dit ici, c'est Maria une sale grosse bonne femme qui achète tous les lots de vieux vêtements, des oreillers et des paillasses crasseuses que personne n'ose regarder, les vieux fauteuils poussiéreux et disloqués, et le samedi sur le marché on retrouve toutes ces horreurs remises en parfait état et vendues avec force bénéfice. C'est amusant de voir le prix qu'ils revendent les choses. Je t'assure qu'il y a toute une étude particulièrement intéressante à considérer tout ce monde de revendeurs, bien persuadés chacun de leur différence de rang social : - les uns passionnés - d'autres acharnés, têtus, jaloux - d'autres indifférents - puis la décision ou l'indécision de chacun dans la mise des enchères - les bonds faits parfois non par vingt-cinq centimes, mais par cinq ou dix francs suivant l'entêtement de l'adversaire, et le sien - la vivacité de presque tous pour apprécier à distance la valeur de l'objet présenté - les réflexions pleines d'esprit gaulois, d'autres d'une verve commune - la mimique du crieur qui amuse toujours un peu son monde, c'est de tradition - le sérieux du commissaire-priseur ou du notaire que ces propos assomment, et qui trouvent l'après-midi monotone - leurs causeries à mi-voix quand un lot de valeur passe pour peu de chose - leur air satisfait quand un autre passe au-dessus de sa valeur primitive, tel dernièrement une belle cuisinière émaillée de Sougtaud qui ayant coûté, neuve deux cent soixante-quinze francs, s'est vendue quatre cent quarante francs !

Les objets dans lesquels on ferait les plus belles occasions sont généralement les meubles anciens, et les œuvres d'art, mais nous devons avant tout nous fournir du pratique. Ces objets sont généralement achetés par des marchands de meubles de la ville. En dehors de tous ces noms de commerçants nous entendons peu de noms d'angevins, mais quelques-uns cependant, mais, nous devenons de plus en plus nombreux réfugiés de notre situation dans ces ventes. Des officiers du génie d'Arras, y font de très belles emplettes, et nous excitons la jalousie des revendeurs qui en veulent à cette race de réfugiés qui augmentent le prix de la vie et qui arrachent le pain de la bouche de ces pauvres angevins si éprouvés par la guerre... La dernière fois, comme c'est moi qui ai acheté le plus de lots, ils m'en voulaient sincèrement..., et on entendait : "d'où sort-elle son argent ? elle veut donc monter un hôpital... etc... etc..." Une bonne femme me regardait avec des yeux pleins de colère, car j'avais mis plusieurs fois des enchères au-dessus d'elle. A ce moment Robert n'était plus là, j'étais avec Pierre, mais je préfère

quand Robert qu'on prend "comme de juste" pour mon mari est là, parce qu'alors on n'ose rien dire.

Au point de vue hygiénique que penses-tu des objets achetés dans ces ventes : cela n'a pas d'importance pour la vaisselle, nous faisons bouillir le linge, et passer au bureau d'hygiène de la mairie toute la literie, nous faisons démonter et refaire dans des toiles neuves ces matelas désinfectés puis, généralement nous pouvons nous informer de l'ancien possesseur. Comme ces ventes ont lieu environ tous les quinze jours, nous ne nous pressons pas pour faire nos emplettes, nous préférons nous mettre en ménage avec le mobilier jugé minimum et profiter des occasions à mesure qu'elles se présenteront.

Maintenant, cher grand cousin, je te dirai que je me suis laissée aller à te raconter tout cela pour t'amuser un peu, et parce que je voudrais que tu me renvoies cette lettre que j'insérerai dans mon journal, mais garde en ce que tu jugeras bon pour toi, car tu sais tout ce qu'on pourrait tourner au ridicule là-dedans si on le voulait ; et comme cela nous serait déplaisant, méfies-toi, tout revient à mes oreilles, tu ne saurais croire les choses extraordinaires qui m'y sont parfois revenues, pas à propos de toi, ni de nos correspondances, non mais dans un temps plus éloigné... donc discrétion..., plus j'aurai de plaisir, à t'envoyer mon journal, à mesure que je le vis, parce qu'étant plus vrai, il aura plus de valeur pour moi, et plus de vie et d'intérêt pour toi. Il y a des choses qu'on garde toujours pour soi et c'est forcé, mais, il y a une série de réflexions qu'à mon avis on peut faire sans inconvénients, à qui les reçoit sans arrière-pensée de moquerie, de dérision, je suis sûre que tu me comprends. J'ai décidé de mettre mon journal au courant pendant ces vacances. Au revoir, cher Michel. A bientôt. J'espère de tes nouvelles, je t'embrasse de tout mon cœur. Bonne chance toujours.

Sœurette

**19 août 1917-** *Messenger de St Saulve – Cécile Dupont-Henry à ses frères et sœurs*

J.M.J.

Angers 30 Bd du Château, 19 août 1917  
(*manuscrit pages 221 à 224*)

Nous envoyons nos sincères félicitations à Charles Collette pour sa nomination de Capitaine et ses trois citations, à Emile Carlier et aux neveux qui ont réussi leurs examens : Max Dupont et François Doutriaux. Notre Geneviève a été admissible pour le brevet, mais a échoué à l'oral ; depuis la guerre quand on échoue à l'oral, on doit tout repasser, Geneviève s'est donc remise au travail pour repasser en octobre.

Nous sommes installés pour les vacances à Savennières, à 12 kilomètres d'Angers, sur les bords de la Loire, à 2 kilomètres d'Epiré où nous étions l'an dernier, dans une maison que Monsieur Laurent Bougère, député, a mis à notre disposition. Nous y sommes très bien et au bon air ; adresse jusqu'au 1er octobre : route de Rochefort. Savennières (Maine et Loire) et ensuite 48 rue de la Chalouère à Angers.

A part notre fils Charles et sa famille, nous avons tous nos enfants près de nous. Robert nous est revenu à Angers le 11 juin, il vient d'être réformé. Il est très maigre mais bien remis grâce à Dieu. Il pense faire de l'agriculture au Maroc dans deux ou trois mois. Notre petite fille Louissette est venue passer un mois près de nous, cela nous a causé beaucoup de joie ; elle est maintenant retournée près de sa Maman qui attend son 3e en 7bre. Les Charles Henry fils habitent maintenant 22 rue Lacretelle, Paris 15ème.

Notre frère Charles a eu la bonté de nous envoyer de fort jolis vers à l'occasion de remerciements à l'adresse de Monsieur et Madame Lafosse qui quittent Angers où ils s'étaient occupés des réfugiés depuis le début de la guerre avec un dévouement inlassable. Madame Lafosse est Mademoiselle Comte, mère de Monsieur Villemain, d'Aniche. Charles nous en a fait aussi à l'occasion de la première Communion et de la Confirmation des réfugiés. Je lui demande de vouloir bien vous communiquer ces vers que vous lirez avec très grand plaisir. Les Réfugiés - l'étable, que vous venez de lire ouvrent la série. Il ne saurait croire combien nous lui sommes reconnaissants d'avoir répondu avec tant de dévouement et de talent à nos demandes indiscretes.

Mon cher Pierre, j'ai été très sensible à ton excellente lettre de félicitations à l'occasion du retour de notre cher Robert, pardonne-moi de ne t'avoir pas répondu, j'ai toujours remis et le temps libre n'est pas venu. Je voulais t'envoyer cette lettre de Loulou, reçois-la par le messenger. Pauvre Loulou, que je suis en retard aussi avec elle ! Elle correspond avec Marthe-Louis Dupont qui réclame des nouvelles des siens. Donnez-m'en, je les lui enverrai. Je suppose que Joseph maintenant de retour correspond avec elle. Robert continue à recevoir des cartes des envahis qu'on lui fait suivre mais il ne peut plus leur écrire. Dernière lettre de Caroline du 11 mai, de Madame Devimeux du 20 juillet, reçues ensemble le 20 juillet. Caroline semble croire que Jean et Albert étaient en France. Tous allaient bien, elle termine par les mots : courage et confiance. La carte est signée à la fois de Caroline et de Madeleine. Le 7 août (3ème anniversaire de la mort de Paul !), nous avons reçu une carte de Pours, ma belle-sœur Pauline est souffrante et demande à être rapatriée. Nous avons reçu aussi une carte de Betty Périn-Leliepvre [*Elisabeth Leliepvre épouse Albert Périn, cousine leur mère*], mais son fils partant au front ne nous a pas donné sa nouvelle adresse. J'ai écrit à l'ancienne, pas de réponse. Finalement je viens d'écrire à Jules Kolb dans le Loiret. Je nous embrasse tous affectueusement.

Cécile

Reçu le 19, expédié le 20 août 1917

#### **24 août 1917** – *Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry*

Aux Armées, le 24 Août 17

Ma chère Anne-Marie,

J'ai lu avec le plus vif intérêt les fragments de ton journal envoyés le 4 et le 21 de ce mois.

Le récit des dernières journées passées à Brévilly devient poignant, et donne le frisson. Mais comme toujours, au moment le plus palpitant : psit ! la suite au prochain numéro. Je l'attends avec impatience ce dénouement du premier acte de la grande et terrible tragédie.

La scène de vente aux enchères est par contre bien amusante, comme tu sais bien observer les gens ! Mais pourquoi t'excuses-tu, en terminant, d'écrire des choses qui pourraient être tournées en ridicule ? Toute correspondance un peu intime peut être tournée en ridicule mais qu'est-ce que cela fait ? Tu as pu voir par mes lettres et mes 'mémoires' que je me souciais peu d'être ridicule aux yeux des indiscrets qui mettraient le nez dans notre correspondance. En écrivant des propos fades sur le beau temps et sur le mauvais temps, sur les opérations militaires et sur la vie chère, on éviterait évidemment le ridicule mais quelle purge pour le lecteur !

Je suis content de voir que Robert se remet bien de son accroc de santé : si sa lésion avait présenté une certaine gravité elle aurait certainement évolué depuis deux ans de telle sorte que les médecins ne discuteraient plus au sujet de son existence. S'occupe-t-il encore de peinture et de dessin ? Trouve-t-il le même plaisir à observer les charmes de la nature et à analyser les coloris d'un coucher de soleil ? Nous sommes au repos depuis quelques jours non loin de la côte. On nous laisse toute liberté pour nous promener et j'en use. Je passe une bonne partie de mes journées à cheval, faisant des courses de 20 à 30 kilomètres. Je suis allé voir deux de mes cousins, Emile Carlier (mari de Babeth) et Eduard Duriez (mari d'Yvonne Dupont). Hier, je me suis rendu au cantonnement de Charles Collette : malheureusement, il était remonté en ligne le matin même. J'aurais sans doute l'occasion de l'y retrouver dans quelques jours. J'aurais bien des choses à lui dire....

Je suis aussi très tenu par les soins de la popote : nos cuisiniers partis simultanément en permission sont remplacés par de braves gens inexpérimentés, qu'il faut dresser. Ah, certes, ce n'est pas toujours commode de faire marcher le ménage et je comprends à présent les impatiences d'une maîtresse de maison et ses protestations quand l'époux ou le fils ou la fille se plaignent pour un potage brûlé, un bifteck mal cuit. Il y a ici justement comme Commandant, un bon vivant pour qui le ventre prime tout : 'le cuisinier, disait-il un jour, c'est mon ventre. Mon ventre c'est mon moral !!' Cette parole dite très sérieusement, peint l'homme et montre aussi quelle peine je dois me donner pour satisfaire ce... ventre... Quelles que soient les circonstances et serait-on dans un trou d'obus à 50 mètres des Boches, le Ct n'admet pas que l'on restreigne le menu, et dans les cas les plus critiques il m'attrapera pour une confiture, un fruit, un poisson qui manquera.

A côté de lui il a un acolyte qui veut bien manger lui aussi mais qui n'aime pas payer. Alors, je suis entre l'enclume et le marteau. Il faut encore surveiller de très près les cuisiniers qui sont toujours prêts à faire danser l'anse du panier\*. Enfin, c'est un fichu métier et je rends louange aux bonnes maîtresses de maison, car je me rends compte du mal qu'elles doivent se donner.

Je t'embrasse très affectueusement ma chère Anne-Marie et te charge de mon meilleur souvenir pour toute ta famille.

Michel

*\* faire danser l'anse du panier : droit ancien qu'auraient eu les cuisinières d'acheter des denrées qu'elles faisaient payer plus cher à leurs maîtres. La tactique consistait à secouer l'anse du panier pour que les produits se mettent en désordre pour leur donner plus d'apparence.*

**25 octobre 1917** – *Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry*

Aux Armées, le 25 Octobre 1917

Ma chère Anne-Marie,

Que se passe-t-il ? Serais-tu souffrante ! Il y a deux ou trois mois que je n'ai rien reçu de toi et ton journal est 'suspendu' (telle l'Action Française) au moment le plus tragique de notre épopée. Ce n'est pas chic de me faire attendre comme cela.

J'ai appris par Robert d'abord, puis par ma famille, enfin par l'Action Française, la naissance de ton petit neveu. Si Robert t'a fait la commission, tu as reçu mes félicitations il y a longtemps. J'espère que les nouvelles de la mère et de l'enfant sont toujours excellentes.

Je pars en permission d'ici cinq ou six jours. Je souhaite ardemment que le mobilier de Marie-Thérèse attendu de Lunéville depuis 2 mois soit arrivé, car notre nouvel appartement non meublé ne doit pas être fort agréable à habiter en ce moment.

Je suis toujours dans la même région au pays des 'sais-tu' et des 'savez-vous'. Je n'ai guère connu que deux périodes dures au début d'août et au début de septembre. J'y ai gagné la Croix de Guerre pour avoir soigné des blessés sous un violent bombardement. 'Sans aucun souci du danger' dit la citation. En fait, je n'ai jamais eu si peur de ma vie.

J'ai correspondu assez souvent avec Robert ces derniers temps. Est-il parti en Algérie comme il en avait l'intention ? Je trouve que ma tante Cécile a joliment bien fait de l'orienter vers l'agriculture : après la guerre, je suis persuadé que cette carrière sera beaucoup plus sûre que toute autre car l'industrie sera violemment menacée par le socialisme devenu d'autant plus arrogant que les événements lui ont donné tort.

Je compte bien aller voir Max à Issy dans les premiers jours du mois prochain, et être plus heureux qu'en mars et en juillet dernier.

Un petit effort, ma chère Anne-Marie et écris-moi bien vite, soit ici, soit à Paris, 2, rue Michel-Ange, XVI, où je serai du 1<sup>er</sup> au 15.

Je t'embrasse bien affectueusement, et te charge de mon meilleur souvenir pour mon oncle, ma tante ainsi que Pierre, Thérèse, Geneviève et Nel et Jehanne.

Ton cousin

Michel

Sais-tu ce que sont devenus ma tante Alice et ses enfants. Sont-ils toujours en Suisse ?

**31 octobre 1917- Lettre d'Anne-Marie à ses frères**

Angers

Chers Pierre, Max et Robert,

Je vous écris aujourd'hui mercredi comme la semaine dernière pour que vous vous passiez cette lettre. Je crois vraiment que ce sera la meilleure manière de vous écrire longuement et régulièrement. Quand on aura quelque chose de plus spécial à vous dire on vous écrira directement.

Nous avons reçu une carte de Robert nous disant qu'il était arrivé à Alger... Cette carte qui représentait des femmes voilées a beaucoup amusé Jehanne d'Arc. Elle nous a dit très sérieusement que c'était très dommage pour les maris de ne pas voir la figure de leur femme surtout quand elles sont belles ! Nous sommes contents de le savoir si heureux dans ce pays civilisé. Que diraient les bons angevins s'ils nous entendaient !

Papa travaille réellement pour la déclaration de l'usine, de ses valeurs des propriétés de l'usine, de Madjibois, puis pour la déclaration de nos intérêts personnels !

La salle à manger est tapissée. Nous y rentrerons demain. La chambre de Maman sera finie ce soir, nous ferons faire le bureau à nos frais.

La maison se met tout doucement en état, mais il y a du travail avant d'arriver au but. Hier j'ai cherché toute l'après-midi un tapis de salle à manger pour la table. J'en ai trouvé un seul magnifique : quarante-neuf francs... puis pour le faire, marquer, il faut compter trente francs, et du tissu très bien au mètre, soixante francs !... Il y a des articles qui manquent absolument.

J'ai fait deux ventes ; la semaine, j'ai acheté un râteau, deux francs vingt, une gentille table pliante, sept francs quatre-vingt, des couvertures de lit, deux jolis chandeliers, dix francs vingt-cinq et un grand tapis, soit pour le salon ou pour faire des descentes de lit. On attend pour se décider que nous soyons installés à la salle à manger. Puis Papa a acheté quelques glaces, moi des couvre-lits. On fait faire des couvre-pieds piqués, j'ai fait raccommoier les chaises. Ma chambre n'est pas encore tout à fait cirée.

Nous avons maintenant neuf poules et trois coqs car trois poulettes sont devenues coqs, alors je vais racheter deux poulettes. La lapine ne nous donne pas d'espoir sérieux, elle est bien portante, mais le temps devient long. Nous aurons peut-être des lapins d'Epiré, mais alors ils auront deux mois et demi. Néel a été au Grésil, les choux de Bruxelles étaient encore trop minuscules. Nous pensons aller y passer l'après-midi vendredi pour la récolte des carottes, nous tacherons que les Perdreaux viennent avec Cosaque.

Michel Dupont a été cité à l'ordre du jour pour son courage pour soigner des blessés sous un bombardement, la citation dit qu'il n'a pas eu peur. Or Michel avoue drôlement, n'avoir jamais eu si peur de sa vie. Il va aller en permission et tâchera de voir Max.

Les Albert Dupont sont à Paris dans une maison, 2 rue Michel Ange (Auteuil) où ils espéraient jouir des meubles de Marie-Thérèse, mais, ils sont très ennuyés parce que les meubles n'arrivent pas. Ma tante raconte qu'ils n'ont qu'un lit pour eux tous, celui de Moniquette qu'on a dû dédoubler... Voyez le tableau !

Nous avons un peu travaillé aux massifs mais c'est long et fatigant. "Le jardin," pousse très bien, la terre ne semble pas ingrate comme on le disait. Nous allons acheter samedi de nouveaux plans. Les feuilles sont à peu près toutes tombées, nous allons ratisser le jardin.

Nous voyons très peu les cousines Bontemps qui semblent ne nous faire qu'aussi peu de visites que nous leur en faisons. Ce n'est pas trop.

Jehanne d'Arc aura demain sept ans. On va lui offrir un petit thé. Je lui ai fait un costume marin. Elle est enchantée en pensant qu'elle va avoir l'âge de raison. Elle promet de ne plus mouiller son lit et de manger les crêpes sans faire de difficultés.

Que dites-vous de la Sûreté Générale et de ses perquisitions, horreur de gens, ils ne méritent que la potence.

Daudet donne du courage par son calme, serait-ce dégoûtant de l'emprisonner. Que va-t-il advenir ?...

Il y aura vendredi aux Ursules une messe pour les réfugiés morts depuis la guerre.

Au revoir, mes chers frères, je vous embrasse tous trois bien affectueusement

Sœurette

## **6 novembre 1917- Lettre d'Anne-Marie à ses frères**

48 rue de la Chalouère, Mardi 6 novembre 1917

Chers Pierre, Max et Robert,

Nous avons reçu toutes vos bonnes lettres à l'occasion de la fête de Papa. Charles nous a écrit aussi annonçant son départ pour le Creusot. Il pense être parti deux mois. Les trois bébés

vont tous très bien, et Yvonne est contente tout particulièrement de Xavier qui se décide à grossir.

Robert semble très heureux à Marengo, il ne regrette pas nos amis les Angevins, je vais joindre ici ses lettres. Nous sommes enchantés de le sentir si heureux là-bas. Ici, nous commençons à nous installer un peu mieux, car le peintre nous a quitté, les bonnes ont lavé, puis ciré la salle à manger qui a un beau plancher. Nous avons encaustiqué les meubles, mis les cadres, en enlevant ceux du salon car ils nageaient désagréablement sur les grands murs trop vides, mais il nous manque toujours le tapis de table. Au salon, on a mis mon grand tapis qui le couvre presque entièrement. Il paraît alors beaucoup plus meublé. Le petit bureau est tapissé mais pas encore ciré, ni meublé. Je cherche une petite table à ouvrage pour y ranger la mercerie. Je suis toujours en pourparlers pour la machine à coudre de Madame Clairouin, on attend une réponse de Madame Desse à laquelle elle appartient. Elle me fait cent francs. Je la demande pour quatre-vingt dix francs parce qu'elle me reviendra cent francs avec les frais de transport et de mécanicien. Jary l'estime raisonnable à ce prix.

La chambre de Maman a une jolie tapisserie claire, elle sera charmante quand elle sera cirée et quand il y aura quelques cadres.

En somme la maison se garnit et s'agrémente un peu à la fois. Un de ces jours les bonnes vont laver et cirer l'escalier et le palier. Je vais tâcher de trouver un tapis qui irait jusqu'au palier, cela demanderait beaucoup moins d'entretien.

Je dois aller à une vente demain où on vendra deux bons lits tubulaires, 23 rue Saint Martin (près de Saint Maurille).

J'ai acheté environ deux cent cinquante plans au marché samedi. Je n'ai pas encore pu les repiquer. Je vais tâcher de le faire demain matin, il a beaucoup trop plu dimanche pour le faire.

Les feuilles sont à peu près tombées, nous les avons ramassées aux alentours de la maison, mais nous n'avons toujours pas de brouette.

Les poulettes sont superbes et très familières. Quatre d'entre elles particulièrement sautent pour manger notre tranche de pain tandis que nous goûtons.

Nous avons mangé la mauvaise mère lapine.

La doucette pousse très lentement, les épinards que j'ai semés lèvent très bien.

Marguerite Perdreau se fiance jeudi. Il y a trois jours que Monsieur Matignon est là. On attend tous les Tontons. J'ai rencontré Madame Perdreau qui est tout au bonheur de sa fille, cela commence à se savoir... Il paraît que quand Madame Perdreau annonce la nouvelle le premier cri est : "Est-ce que c'est un fils Henry ?"... Cela amuse beaucoup Marguerite. A propos, Marguerite, Hugues etc viennent plus souvent nous voir que l'an dernier, ils viennent à peu près tous les samedis à cinq heures.

Le Père de Grandmaison est à Angers pour sa santé.

Le Salut des réfugiés devient de plus en plus populaire. Il y a toujours au moins trois cents personnes ! Il y a eu un service le jour des morts aux Ursules.

Papa continue son travail de déclaration des biens avec courage. Mon oncle Pierre Collette lui a envoyé les noms et numéros des valeurs héritées de Bon Papa. Cela lui rend service.

Que dites-vous de la situation : Italie, Russie, Politique, quelle purée !! Il n'y a que nos soldats qui font quelque chose de bien. Tout semble allonger la durée de la guerre.

Néel a rendu deux nouveaux devoirs de Mathématiques pour lesquels tout en ayant de moins bonnes notes il reste second.

Joseph Frappé est en permission. Il vient de venir nous faire visite.

Papa a acheté un second réchaud à "flamme bleue" pour sa chambre. On allume de temps en temps mais rarement celui de la salle à manger.

J'attends avec impatience d'acheter une armoire à rayons, ce qui nous permettra de ranger un peu le grenier où tant de choses sont empilées en désordre.

Papa a touché l'allocation de Max et de Pierre. On lui a dit, on vous la donne en attendant une décision plus nette. Max continue-t-il ses démarches à Paris, aboutissent-elles ?... Il peut, peut-être continuer d'agir à Paris s'il se sent en bonne voie, de peur qu'on échoue à Angers. Alors on pourrait rendre ici, le mois touché... Qu'il fasse pour le mieux.

Je vais suivre à nouveau les cours de lingerie chez Mademoiselle Bocquet avec le cours de réfugiés.

Paulo a été légèrement blessé, mais sans évacuation.

Je ne sais plus quoi vous dire, j'aurais pourtant voulu remplir mes huit pages, mais la petite vie tranquille que je mène en dehors de tout potin petit ou grand me met à bout de ressources. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la maison, est vide et calme depuis que nos grands frères sont partis, qu'on pense souvent à eux, et qu'on les regrette bien. Sur ce, je vous embrasse bien fort tous les trois, comme je vous aime.

Votre Sœur

### **Mercredi 14 novembre 1917- Lettre d'Anne-Marie à ses frères**

48 rue de la Chalouère Angers

Chers Pierre, Max et Robert,

Je suis un peu contrariée de vous écrire dès aujourd'hui parce que nous n'avons pas de nouvelles de vous cette semaine, à l'exception du petit mot de Max nous annonçant qu'il touche son allocation. Nous venons de prévenir le Syndicat. Pierre a-t-il fait des démarches à Versailles pour la toucher ?

Nous venons de recevoir une bonne lettre de ma cousine de Laderrière, qui nous dit comme elle est contente d'avoir Robert.

Marguerite Perdreau est venue samedi soir avec Monsieur Matignon et Madame Perdreau. Ils revenaient en auto de Châteauneuf. Elle venait de faire connaissance avec sa future maison, c'était un vrai bonheur de voir ces deux fiancés, plus rayonnants l'un que l'autre, je n'avais jamais vu Marguerite avec une physionomie si pleinement heureuse. Il part jeudi, pour quatre mois.

Nous nous occupons toujours du jardin. Nous avons repiqué cent choux, cent salades et cent oignons. Térèse et Geneviève ont été jeudi avec les deux bonnes au Grésil, elles y ont été avec les deux grandes corbeilles et des sacs, elles ont rapporté des choux, des salades, des grenots, des carottes et des poireaux. Nous irons là-bas aux provisions environ toutes les trois semaines. Mademoiselle Teisset dit que les carottes ne craignent pas les gelées.

Nous irons bientôt aussi à Savennières. Les feuilles sont à peu près toutes tombées. Nous aurions voulu les ramasser jeudi mais nous sommes invitées chez les Lachère.

Toutes les personnes qui viennent nous voir sont en admiration devant le jardin, le salon. Je crois qu'après notre départ Monsieur Bougère ferait une excellente affaire s'il mettait la maison aux enchères. Le salon est bien arrangé maintenant, il ne fait plus si vide depuis que nous avons mis le grand tapis.

J'ai acheté hier une série de cadres chez Madame de Boistel. J'ai trouvé une jolie gravure encadrée de l'hôtel Pincé. Elle fait fort bel effet à la salle à manger (prix deux francs).

Pas de vente cette semaine, mais nous avons acheté un très beau lit de 90 cm de large, fer et cuivre chez Lamoureux, lit et sommier 100 francs. Alors nous pourrons rendre le sien à Madame Cholons. Mercredi dernier à une vente chez un particulier, un beau lit de cuivre de 130 abîmé par le frottement pourtant, s'est vendu 470 francs lit et sommier, c'est fantastique. Un autre comme celui que nous avons acheté ces jours-ci s'est vendu 235 francs. Le propriétaire se frottait les mains de contentement.

Papa continue à s'occuper des déclarations. Il doit y avoir bientôt une réunion à la préfecture pour décider si les réfugiés doivent faire déclaration de leurs biens et comment. L'arrêté porte qu'il faut évaluer les biens perdus au prix de juillet 1914. La chose n'est pas juste, car celui qui aurait par exemple le prix d'un lit en juillet 14 ne pourrait pas en racheter maintenant avec cet argent. Les uns sont donc pour qu'on énumère les biens perdus sans les évaluer, les autres veulent qu'on les évalue chacun en particulier, d'autres sont d'avis qu'on donne un chiffre en bloc... mais là vient une autre difficulté : les uns déclareront la valeur réelle, d'autres moins consciencieux, sachant bien que tout ne leur sera pas rendu amplifieront le chiffre.

Si l'on se décide à faire faire la déclaration à tous nos réfugiés cela va être un travail monstre, car la limite est le 22 décembre. On veut pour cela établir une permanence où ils viendront consulter, et où on les aidera à faire leur déclaration.

On ne voit plus guère les cousines Bontemps.

L'usine à gaz fournit très peu de gaz, si bien qu'hier soir les rues n'étaient pas éclairées. Que sera-ce cet hiver si son approvisionnement est déjà si restreint !

Robert reçoit aujourd'hui une lettre des Stalars et deux de ma cousine Delame qui insiste toujours pour dire que ma cousine Pauline Piérard est de plus en plus souffrante. Puis elle recommande expressément à deux reprises différentes à Anne-Marie de se dévouer le plus possible, et d'avoir bien soin de Charles.

C'est maintenant la foire Saint Martin, la plus grande de l'année.

Pensez tous à la fête de Maman, 22 novembre. On a offert à Papa pour sa fête un livre de messe avec de gros caractères comme celui qu'il avait à la maison.

Les livres de Mouret sont à la bibliothèque mais ils sont maintenant entre les mains de Monsieur Bauzé.

Charles demande l'adresse de Robert, Pierre peut la donner à Yvonne.

Max devra partager dans une proportion qu'on lui indiquera son allocation avec Pierre. Qu'ils tâchent tous deux de former une petite somme pour aider un peu Yvonne à payer ses frais de dragées.

Je ne vois plus rien de spécial à vous signaler cette semaine.

Je vous embrasse tous trois bien affectueusement.

Bonnes amitiés à ma cousine de Laderrière, à ses enfants dont nous avons été contents d'apprendre les noms et les âges.

Sœurette

Quand Pierre reçoit-il ma lettre que j'envoie régulièrement le mercredi ? et Max ? et Robert ?

**30 novembre 1917** – *Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry*

Michel Dupont stagiaire à l'hôpital 34bis S-15  
Aux Armées, le 30 novembre 1917

Ma chère Anne-Marie,

Je réponds à ta lettre du 24. Non ! je ne suis plus au 72 C<sup>al</sup> pour le moment depuis mon retour de perm. Je suis détaché à l'hôpital de Zuidecote (Zuydcoote) sur la Mer du Nord, près de la frontière, comme stagiaire. Cours très intéressants, visites de malades. Ce régime durera 3 mois à moins que le 72 C<sup>al</sup> quitte la région, en ce cas je le rejoins.

J'ai été très heureux de revoir Max et Pierre.

Comme ce dernier ressemble à Paul, c'est frappant !



*Pierre*

*Paul*

J'attends toujours la suite de ton journal : tu t'es arrêtée au point le plus palpitant et tu sembles prendre plaisir à suspendre le cours de ton récit.

Je t'embrasse bien affectueusement. Mes amitiés à tous tes frères.

Michel

**2 décembre 1917** – *Extrait de lettre de Geneviève (17 ans) à ses frères*

... Emmanuel nous est arrivé à table (il y aura mercredi quinze jours) en pleurant, nous étions très effrayées et au milieu de ses sanglots il nous a déclaré que sa bicyclette était en morceaux. Il avait rencontré en montant la Chalouère, les Kabyles. Ne pouvant passer, il est descendu de sa bicyclette et un des Kabyles qui passaient alors en bande lui a pris sa bicyclette qu'il a jeté sous une voiture qui passait. La voiture avait donc écrasé le cadre, et faussé les pédales. Papa a alors été faire des plaintes afin qu'on répare la bicyclette. Nous avons eu beaucoup de mal à rechercher les témoins, nous les avons seulement depuis ce matin. Nous espérons que la bicyclette sera bientôt réparée surtout que Néel va alors à pied en classe.

Mademoiselle Teisset nous a encore prêté une lapine.

Anne-Marie aide Mademoiselle Bocquet ; aux cours qu'elle donne aux élèves de la ville le vendredi. Et le samedi Anne-Marie va avec Mademoiselle Bocquet donner un cours aux élèves de la Retraite. Il y a dix élèves à ce cours dont cinq élèves de ma classe, 2 Fréhéliennes et deux soupirantes postulantes. Mademoiselle Bocquet ne prend ordinairement que cinq élèves par cours et grâce à Anne-Marie elle a pu en prendre dix à la fois. Anne-Marie en est fort contente parce que cela lui apprend bien la pratique. Anne-Marie revient alors le samedi à huit heures du soir de la Retraite en voiture.

Cette semaine sont arrivés à Angers cinq cents réfugiés des environs de Lille, les uns sont restés à Angers mais la plupart sont envoyés dans le département.

On apprend maintenant l'anglais en Philo et en Mathelem.

On va faire la Saint Nicolas des petits réfugiés. Le comité a voté pour cela mille francs. On donnera en général des affaires utiles. Mademoiselle Teisset toujours aussi bonne va acheter pour la Saint Nicolas cent francs de jouets. Dernièrement Madame Teisset a donné deux cents francs à l'œuvre des réfugiés.

Nous fondons pour l'œuvre des réfugiés de grands espoirs sur les Suisses et les Américaines. Car dans tous les départements on envoie une Américaine et des Suisses pour s'occuper pendant trois mois uniquement des réfugiés. Elles logent au Cheval Blanc. Les deux Suisses sont déjà là, l'une d'elles est malheureusement malade. L'Américaine n'est pas encore là aussi l'autre n'a la permission de ne rien faire avant son arrivée. Elles doivent visiter toutes les maisons de réfugiés de la ville. Elles doivent en plus établir les réfugiés dans leur ancien métier en leur donnant les capitaux nécessaires afin de fonder leurs entreprises. Chaque ville américaine s'occupera de la reconstitution des villages en pays envahis. Nous sommes bien contentes de l'arrivée de ces demoiselles. Elles sont très jeunes et à première vue on ne leur donnerait que 24 ans.

Madame Drouy a visité quelques familles des mieux avec une d'elles et elles n'en revenaient pas de la pauvreté de ces réfugiés. Il y avait entre-autre une famille qui avait une chambre pour cinq. La Suisse ne voyant qu'un lit leur a demandé où ils couchaient alors la mère a montré le plancher.

Emmanuel a été aujourd'hui à Montgazon avec des élèves du collège pour parler anglais aux Américains. Emmanuel les a très bien compris.

Madame Joseph Cocard ; revenait il y a aujourd'hui huit jours d'aller voir Monsieur l'abbé Matignon. Elle était seule dans la voiture de Cosaque. Elle allait tourner de la rue Paul Bert pour aller rue du Haras, elle s'est arrêtée brusquement parce qu'une voiture de commissaire lui barrait la route. Cosaque a eu la sotte idée de tomber et la pauvre tante Marie a été projetée sur la route. Heureusement son coup n'avait porté que sur le bras. Elle est alors arrivée soutenue par un soldat chez Monsieur Maurice. Mais comme il était absent, son bras n'a été remis que le soir. Elle souffre beaucoup, ne dort pas. Elle a pour un mois le bras en écharpe et six mois avant de pouvoir être guérie. Monsieur Joseph venait de revenir de permission et c'est encore lui le plus ennuyé de l'affaire.

**11 décembre 1917** – *Lettre d'Anne-Marie Henry à ses frères*

48 rue de la Chalouère, Angers

Mes chers frères

Nous avons reçu ce matin les lettres de Max, de Pierre et d'Yvonne. Nous sommes contrariés de voir Max toujours fatigué. Quand son régime de la gorge sera-t-il fini ? Pierre ne nous dit pas à quelle heure il arrivera le 23.

Nous avons reçu une excellente carte de mon oncle Paul adressée à Robert hier. Il garde sa même écriture formée et régulière malgré ses 83 ans.

On est venu enfin hier couper le laurier qui assombrit la salle à manger, le jardinier de Madame Bougère. On y a coupé de grandes branches, on a aussi coupé la branche d'accacia qui est au-dessus du palmier. Puis on a fait quelques fagots de bois dans le jardin en taillant quelques buissons qui gênaient. Tout ce bois va être emporté. On viendra plus tard tailler les rosiers. Le jardinier nous a dit que toutes les maisons et les propriétés, les jardins de la ville y compris ceux qui sont du même côté que nous de la rue de la Chalouère jusqu'à la place Ney, appartiennent à Monsieur Bougère. Il dit que la terre de notre potager est bonne, mais qu'il faut la fumer. Nous continuons à ramasser les feuilles. Nous avons acheté une brouette à une personne du quartier quinze francs. Elle est à claire-voie, mais quelques planches sont clouées pour qu'on puisse la charger comme on veut.

Max nous dit qu'il va être rationné de pain à partir de janvier, nous ne le serons qu'en février. 200 gr de pain, c'est très peu, je viens de les peser ce soir. Nous en mangeons chacun 400 par jour. Nous espérons que les réfugiés allocataires auront 300 ou 400 gr de pain suivant qu'ils seront déclarés modestes ou très modestes. Nous allons faire des provisions de pain grillé.

La préfecture ou plus exactement Monsieur Cochard, et les chefs des groupes des départements envahis, veulent faire une fête pour les réfugiés. A cette occasion, Monsieur Ferry a eu l'idée bizarre de faire planter au Mail un arbre qui sera sensément offert par les réfugiés : l'arbre de Verdun. Il y aura donc une fête du Mail à la suite de laquelle Salut à la cathédrale et prédication du Père Libois rédemptoriste au profit des réfugiés. Puis un autre jour, séance au cirque avec cinéma où seront invités les réfugiés. Une autre séance au cirque où on tirera pour les enfants en dessous de dix ans des bons de tombola : "bon pour un tablier, bon pour un jupon etc", objets qui seront distribués dans la suite...

C'est un véritable programme. Pour notre part nous nous occupons actuellement de l'achat de tissus et de la confection des vêtements. On va faire le recensement des enfants réfugiés à Angers en dessous de dix ans. On pense qu'il y en a plus de mille. Il y aurait cinq mille réfugiés dans la ville. Il y a maintenant un local : "la maison des réfugiés;" qui a été mis gracieusement à notre disposition 1 place d'Alsace Lorraine (près du Mail). Mademoiselle Lacretelle y tient chaque jour une permanence de deux à cinq heures. Elle fait l'office des logements, des placements, des offres et des demandes d'emplois. Vous voyez quelle envergure prend l'œuvre des réfugiés !... Nous espérons pouvoir transférer l'ouvroir de la rue Toussaint à la "Maison des réfugiés".

Nous n'avons pas encore notre nouveau préfet, Monsieur Bouju.

Jeudi nous invitons les Martin, les Lachère et Cécile Cherrières.

La mère de Madame Garbe vient de mourir, nous venons de le voir dans le journal.

Madame de Candibas est morte aussi dans le midi, mais, on va ramener sa sépulture à Epiré.

Tante Marie Cocard va mieux mais elle est fatiguée, et contrariée.

Madame Maurice Cocard est mobilisée au grand hôpital.

J'aide Mademoiselle Bocquet et un peu plus même maintenant parce qu'elle se trouve extrêmement fatiguée. Ses élèves se multiplient, elle fait alors des cours plus nombreux, et elle

ne pourrait les donner seule dans le même temps. Grâce à cela, je pourrai si j'en ai besoin me faire diplômé à Paris en y passant peu de temps et je pourrai me payer moi-même mon diplôme.

Les deux Suissesses sont ici, mais l'Américaine n'est pas arrivée. On fait beaucoup de difficultés à Paris et il se peut que ce projet n'aboutisse pas, à cause du gouvernement ! Ce serait pourtant dommage de négliger cette source de biens.

Aujourd'hui prise de Jérusalem !

Jehanne d'Arc a en classe un zèle sans pareil. Elle est seconde en diligence à trois points près et aussi en excellence. Elle travaille ferme car elle veut être première, elle retient par cœur les points et les places de la première pour nous les dire, et pour voir si elle la dépasse. Sa santé est excellente.

Elle a eu pour sa Saint Nicolas une belle grande poupée avec une tête cassable que nous avons habillée...

Nous n'avons pas de nouvelles d'Alexandre depuis longtemps. Hortense se plaît aux Pont de Cé.

Que Pierre remercie Yvonne de sa lettre, je vais tâcher de le faire dimanche. Je suis occupée et particulièrement maintenant parce que je me fais un corsage et un manteau. La maison commence à se ranger à mon idée.

Merci à Robert de sa dernière intéressante lettre sur la culture comparative de la vigne dans le doux pays d'Anjou et en Algérie.

Je vous embrasse affectueusement tous trois, Max, Robert et Pierre  
Sœurte

### **17 décembre 1917 – Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry**

Aux Armées, le 17 décembre 1917

Adresse : Michel Dupont aide-major hôpital 34bis S-15

Ma chère Anne-Marie,

Je suis bien en retard avec toi, ce que je mets sur le compte de mes études.

En effet, je ne suis plus médecin dans un bataillon, je suis redevenu étudiant, étudiant galonné c'est vrai, mais parfaitement étudiant. Je me trouve avec une trentaine d'aide-majors à l'hôpital de Zuidecote sur la côte flamande entre Dunkerque et la frontière, et là depuis le 15 novembre nous faisons un stage dans les services de médecine et chirurgie en suivant les cours de médecins-majors agrégés de différentes facultés.

Le séjour ? doit durer jusqu'au 1 mars. Il sera coupé par une permission au Nouvel An.

Nous sommes logés dans des dortoirs et travaillons dans une salle dite 'd'études' qui n'est pour beaucoup qu'une salle de récréation, où l'on discute, dispute, chante, joue, crie etc... car nous sommes très libres. C'est dire que cette existence rappelle beaucoup celle du collège, surveillants en moins.

Je suis enchanté de ce séjour au bord de la mer, splendidement agitée par le vent d'automne, et de reprendre contact avec cette bonne vieille médecine bien oubliée depuis 3 ans. En mars j'espère même passer un examen si on m'en donne l'autorisation. En ce cas, j'espère être docteur en médecine l'année qui suivra la paix.

J'ai lu avec le plus vif intérêt, la plus violente émotion dirais-je l'admirable récit que tu me fais des journées du 24-25 août. ? tu écris avec naturel et précision ! 'La véritable éloquence se moque de l'éloquence' a dit Pascal : je n'ai jamais si bien senti cette pensée qu'en lisant ta prose écrite, cela se sent sans aucune recherche, et cependant aussi captivant que les plus belles pages de nos grands écrivains. Les espérances folles à la veille de l'invasion, perpétuellement déçues, sans cesse renouvelées, ah ! comme c'est cela, nous tous nous avons eu les mêmes illusions dont nous n'avons pas à rougir certes, mais dont nous devons nous enorgueillir car elles sont la marque de notre Foi française.

Les événements de Russie et nos deux grandes victoires relèvent notre moral. Cette prise de Jérusalem, la fin du Caillautisme et du Malvysme. Le vieux Clemenceau mûrira ? en beauté et tout lui sera pardonné s'il nous débarrasse de la bande ignoble.

Je t'embrasse très affectueusement ma chère Sœurette, mon meilleur souvenir à tous les tiens.

Michel

*\*Caillaux et Malvy accusés de liens avec l'Allemagne.*

**18 décembre 1917** – *Lettre d'Anne-Marie Henry à ses frères*

48 rue de la Chalouère, Angers

Mes chers frères,

Nous recevons à l'instant une carte de tante Elisa nous annonçant le rapatriement de tante Pauline. Quelle joie ! Le télégramme avait quitté Évian samedi soir, et tante Elisa nous dit qu'elle pense que tante Pauline arrivera le mardi à Flers. Donc aujourd'hui nous attendons avec impatience des nouvelles que nous vous communiquerons. On désespérait à jamais de la voir revenir, quel bonheur, mais quelle émotion elle va avoir en retrouvant les Harmel et les Jenvrin. Papa va aller à Flers dans quelques temps. Jacques devait venir en permission ici dans quelques jours, je me demande s'il n'ira pas plutôt à Flers. On vient d'apprendre aussi le rapatriement de Madame Alphonse Harmel avec tous leurs enfants.

D'ici trois mois il doit arriver à Angers trois trains de rapatriés, car je crois qu'il va y avoir de nombreuses évacuations.

Nous avons vous le savez un nouveau préfet, Monsieur Bouju, dernier président de la Sûreté Générale de Paris. Il est de physique fort peu attirant mais, il vient de procurer cinq cents francs à notre œuvre. Il veut s'occuper par lui-même des réfugiés. Il a été au Grand Séminaire où sont logés des réfugiés, et il a fait le boucan parce qu'il a trouvé la maison très mal tenue. Il a fait une visite d'une heure et demi à Monseigneur.

Néel travaille toujours avec ardeur. Il passe ses examens, mais n'en connaît pas encore les résultats.

Nous avons assisté samedi à une conférence d'un professeur député de Liège sur les Allemands en Belgique. C'était très intéressant.

Il neige fort aujourd'hui, et il gèle ce soir. Voilà seulement que l'hiver arrive, nous sommes tranquilles au sujet de notre chauffage pour cet hiver.

Quant au rationnement de pain nous sommes rassurés, parce que comme réfugiés allocataires nous aurons droit à la grosse ration.

La politique va bien et depuis huit jours mieux encore, Caillaux aura bientôt une affaire en attendant le tour de Malivy. Nous lisons chaque jour l'Action Française avec intérêt.

Mademoiselle Teisset est à Paris, elle profite de cette occasion pour acheter une quantité d'objets pour la tombola des réfugiés.

Pierre peut arriver la nuit, on lui retiendra une chambre pour la nuit de dimanche à lundi dans un hôtel près de la gare (c'est Papa qui l'a dit de lui-même). On ajoutera à ce propos les indications dans cette lettre (hôtel des voyageurs à l'annexe).

Nous comprenons tout l'ennui de Pierre au sujet de son épure. Bon courage pour la retravailler. Merci à Max de sa lettre. Maman va lui répondre au sujet de son traitement du nez et de la gorge. Nous espérons que cela lui amènera un soulagement réel. Nous n'osons absolument pas parler des frais qu'il fait à Papa. Arrange-toi avec ton docteur pour le payer peu à peu avec ton allocation. Il faudrait aussi que Max donne une petite pièce à son filleul pour ses étrennes. Yvonne y sera très sensible.

**19 décembre 1917** – *Lettre de tante Elisa (sœur de Charles Henry) à Papa et Maman*

19 déc 1917

Pauline (*sa sœur*) nous est arrivée hier soir exténuée après un voyage de huit jours et durant ce temps, ayant passé seulement deux nuits dans un lit... Elle est effrayante de maigre et n'est plus que l'ombre d'elle-même : elle fait peine à voir.

Jamais nous ne l'avions pensée réduite à un tel état de consommation. Elle dit cependant qu'elle n'a pas été positivement malade...

Tous vont bien chez Alphonse, mais ce dernier de cent kilogs est tombé à soixante-quinze kilogs. Marguerite sa femme n'a que la peau et les os, mais ne se plaint jamais et se dit bien portante. Son moral serait meilleur que celui d'Alphonse souvent fort triste.

Les enfants vont aussi bien que possible et sont moins changés que les parents. Marie Thérèse souffre cependant souvent de l'estomac, mais reste bien courageuse.

Marguerite Caïte souffre de coliques hépatiques

Madeleine a maigri et semble plus déprimée que sa sœur. Elles avaient espéré revenir avec Pauline, ainsi que trois des plus jeunes enfants d'Alphonse, François, Christianne et Léon.

Il y a trois personnes rapatriées de Poursu dont Pauline.

Jusqu'en mai dernier personne n'avait été malade chez les Alphonse, puis successivement Alphonse, Jeanne ont eu la diphtérie. Ils ont été piqués au sérum et soignés chez leurs parents, par un major et un infirmier boche.

Maurice a eu ensuite un panari au pouce gauche duquel il a beaucoup souffert et en a perdu le doigt en partie.

Cécile a eu une poussée de typhus. Heureusement bénigne, tous d'ailleurs avaient été piqués au sérum en septembre dernier. Depuis toutes ces misères de santé sont à peu près terminées. Ils ont suffisamment pour ne pas mourir de faim, mais vivent beaucoup de privations. Ils ont les fruits et les légumes de leur jardin, l'électricité de l'usine dans trois pièces et les corridors. Jusqu'ici la houille pour la cuisinière vient de l'usine (payée aux Allemands). Ils ont eux-mêmes abattu le bois de chauffage et le rapportent chez eux, cela aux jours autorisés. Plus le temps s'avance, plus il faut aller loin. Allemands et Français, on abat tout.

Alfred et Maurice doivent aller à tour de rôle prendre du service à la Kommandantur six ou sept heures par jour au café Forêt. Ils en sont encore contents parce qu'ils peuvent encore coucher et manger chez leurs parents, contrairement à beaucoup d'autres jeunes gens qui s'en

vont la semaine entière. Marie Thérèse a comme corvée imposée par les boches de passer trois heures dans une garderie d'enfants installée au village.

Monsieur le Curé de Brévilly se désole à la pensée qu'il ne verra pas la fin de la guerre. Tout le monde en a plus qu'assez de cette vie, on perd courage. Pourtant on constate combien les Allemands manquent de plus en plus du nécessaire. Les simples soldats sont nourris dérisoirement et tâchent d'avoir tout ce qu'ils peuvent des civils. Il paraît que la Belgique pourvoit à bien des besoins matériels de nos pauvres envahis. Mais à quel prix et avec quels risques : une livre de chocolat vingt francs, chaussures d'hommes cent cinquante à cent quatre-vingt francs.

Fort heureusement Alphonse et Marguerite ont pu sauver à temps bien des choses de chez nous et de chez Yvonne dont ils profitent. Nos maisons sont pillées, meublées et démeublées plusieurs fois. L'usine est vide de ses machines, mais la station centrale de force motrice subsiste. Les Allemands en tirent parti. Ils ont installé dans l'usine une carrosserie très importante et une scierie. Alphonse y va librement et a pu se faire donner des bons de tout ce qui a été enlevé. Cela servira-t-il ? Nos trois familles du Val qui étaient à Angécourt ont été rapatriées, à l'exception de Léon Harmel gardé comme otage, Pierre Laucourt, et le pauvre petit Pierre d'Alphonse, 17 ans, que les Boches n'ont pas voulu faire rentrer en France. Il reste confié à Pierre Laucourt. Jugez de la désolation des pauvres parents. Pauline a vu Marie Lécluse et Madame Gérard en passant à Carignan pour la visite du Lazaret. Marie est bien vieillie. Monsieur Lécluse est de plus en plus difficile.

Ils n'ont pour eux que trois pièces dans leur maison. Pauline vous écrira plus longuement sous peu.

Elisa

## **24 décembre 1917 – Lettre de Geneviève à Robert**

Mon cher Robert

Je te souhaite une bonne année et une bonne santé. Cette fois encore nous n'allons pas encore être réunis mais bien que bien éloigné de toi je penserai bien à toi ce soir à la messe de minuit et le jour du Nouvel An.

Pierre est arrivé cette nuit à une heure du matin, il a logé à l'hôtel des voyageurs et a dormi jusqu'à neuf heures, il nous est arrivé à dix heures à la maison. Il a bien grossi et a très bonne mine.

Nous allons aller à la messe de minuit sans doute à Saint Serge.

Jehanne d'Arc va avoir tout à l'heure sa place d'excellence du mois de décembre, elle espère beaucoup être première.

Nous avons reçu une longue lettre de tante Pauline qu'elle écrit pour la communiquer à toute la famille, des détails sur son voyage, des détails sur la vie en pays envahis. Elle nous dit que Tante Marguerite et Agnès épluchaient les légumes toute la journée, qu'elle faisait les chambres avec Marie Thérèse, Marguerite et Madeleine faisaient la classe aux enfants. Ils n'ont plus qu'une bonne, Kitty. Marie-Thérèse avait comme corvée de passer trois heures à une garderie d'enfants parce que les jeunes filles se sont plaintes que Marie-Thérèse ne travaillait pas comme elles. Alfred et Maurice vont à la Kommandantur à tour de rôle environ neuf heures par jour pour faire les courses du village. Alfred prépare son bachot.

Anne-Marie par distraction t'a mis que Monsieur le Curé était très bon avec les Allemands mais c'est avec les Alphonse.

Monsieur le Curé dessert trois paroisses. Les offices sont bien suivis par la présence des émigrés du Nord.

Les maisons non habitées sont complètement déménagées. Nos arbres du jardin n'étaient plus.

Mon oncle Alphonse s'occupe de son jardin qui l'année dernière et cet été en particulier a donné un grand rendement, ce qui est très appréciable, les légumes faisant le fond de la nourriture avec ce qu'on peut acheter au comité hispano-américain. Le mercredi, jour autorisé pour aller au bois, mon oncle Alphonse va en chercher à la forêt avec ses enfants qui ont improvisé une voiture pour le rapporter. C'est encore lui qui le scie et le fend.

Maurice a eu un panari, il a fallu lui ouvrir trois fois, il a perdu l'os de la dernière phalange et ne peut plus se servir de son doigt. Il en a souffert quatre mois. On croit qu'il a attrapé cette piqûre en allant couper du bois pour le chauffage de la maison.

Tante Pauline a reçu le 26 novembre l'autorisation de partir. C'est le 4 décembre qu'elle fut avertie que le départ était pour la semaine suivante. Elle avait le droit à soixante-quinze kilogs de bagages, cinquante francs d'argent français et autant de bons communaux. Le départ eut lieu le 4 décembre à sept heures du matin, on les conduisit à Carignan dans des voitures de convoyeurs. Elle rencontra Madame Denailfe qui fit prévenir Marie Lécluse. Tante Pauline put la voir avant d'être entrée au Lazaret où elle entra à midi et y resta jusqu'à onze heures du soir car la visite de sa malle ne put pas se faire plus tôt. Le lendemain à neuf heures a commencé la visite des personnes, elle n'a pu passer qu'à quatre heures de l'après-midi. Les Allemands lui ont pris une partie de ses provisions de voyage : un pot de confiture, un pot de miel, du lait condensé, du chocolat, si bien qu'ils ne lui ont laissé qu'une boîte de pâté de lapin, du pain et des biscuits, ensuite sa timbale en argent, la petite pharmacie de route, sa savonnette, ses aiguilles et crochets en acier.

Térèse te continuera l'histoire du voyage de tante Pauline car je dois sortir en ville.

Je t'embrasse une dernière fois cette année en espérant que l'an prochain je pourrai t'embrasser réellement.

Geneviève

### **Fin décembre 1917 – Lettre de Geneviève à Robert**

Mon cher Robert,

Je te souhaite une bonne année et une bonne santé et de bien te plaire en Algérie. J'espère que l'an prochain nous serons tous réunis à Brévilly avec les Alphonse. Je continue le récit du voyage de tante Pauline.

Le mercredi matin à sept heures elle a quitté le Lazaret pour se rendre à Sedan où elle a retrouvé Madame Léon Harmel et ses quatre enfants, Madame P. Daucourt et Madame Alphonse et ses dix enfants. Léon Harmel avait été emmené en otage quelques jours auparavant, les boches ayant décidé de prendre un otage par quatre mille habitants. On le suppose en Allemagne. A huit heures du soir on les a fait quitter le magasin de fourrage où ils se trouvaient pour les conduire à la gare. Ils sont montés dans le train pour ne partir qu'à trois heures le lendemain matin. (le billet de 2ème classe jusque Bâle coûte 56 francs).

A deux kilomètres de Bâle on les a fait descendre pour toucher de l'argent laissé en dépôt à la Kommandantur, puis les boches abandonnèrent le train à l'arrivée en Suisse. A Bâle, le vendredi, excellente réception des Suisses qui offrirent un bon dîner. Le vendredi à huit heures du soir, arrivée à Evian. La musique militaire les attendait au bas du train pour les conduire au Casino. Ma tante ayant appris que la cousine Bellot et la cousine Maurice Henry se trouvaient à Evian, est allée les voir et a eu de la sorte des nouvelles de la famille.

### **28 décembre 1917** – *Lettre de Geneviève à Robert*

Mon cher Robert,

Ce matin entre 8 heures et 9 heures nous avons reçu par télégramme une bien triste nouvelle : "Monsieur Castel malade depuis huit jours à l'hôtel est dans un état désespéré aujourd'hui. Ai télégraphié hier à Mademoiselle Castel "- Million Hôtelier. Quelques minutes après, nous recevions un nouveau télégramme : "Ai douleur vous annoncer décès Monsieur Castel survenu trois heures, prévenons famille que état désespéré, priant quelqu'un de venir qui informe décès à son passage Bureau Usine Girod, 5 avenue du Coq près de la gare Saint Lazare - directeur Usine Girod."

Tu comprends bien comme cette nouvelle nous a tous bouleversé. Maman voudrait beaucoup partir à 1 heure, mais nous ne savons pas si Papa va lui permettre. Maman partirait dans ce cas à Albertville.

C'est bien triste de voir tous les Castel complètement orphelins, nous voudrions beaucoup les attirer à Angers où ils pourraient avoir collègue et maison gratuits.

Pauvre Papa qui comptait beaucoup du génie de Monsieur Castel pour la réorganisation de l'usine.

André (*Castel*) vient d'arriver de Sainte Geneviève, voudra-t-on bien le reprendre à la rentrée vu les difficultés qu'on a fait à Sainte Geneviève pour le prix de la pension et qui ont forcé Monsieur Castel de payer entièrement la pension.

Je t'embrasse bien affectueusement. Écris-nous vite car nous commençons à être inquiets de toi car voilà une vingtaine de jours, peut-être plus que nous n'avons reçu de toi des nouvelles. Si tu n'as pas le temps de nous écrire longuement, écris-nous au moins une carte.